

Biblioteca de Ingenieros del Ejército.



Inscripción...

Folio..... 49

Número..... 1330

Clasificación..

División..... J

Subdivisión..... 2

Colocaciòn....

Estante..... N

Tabla..... 59

Número..... 2

278
III-61-5-40

2762

VIE

ARTHUR WELLESLEY,

VIC DE WELLINGTON.

5183

VIE

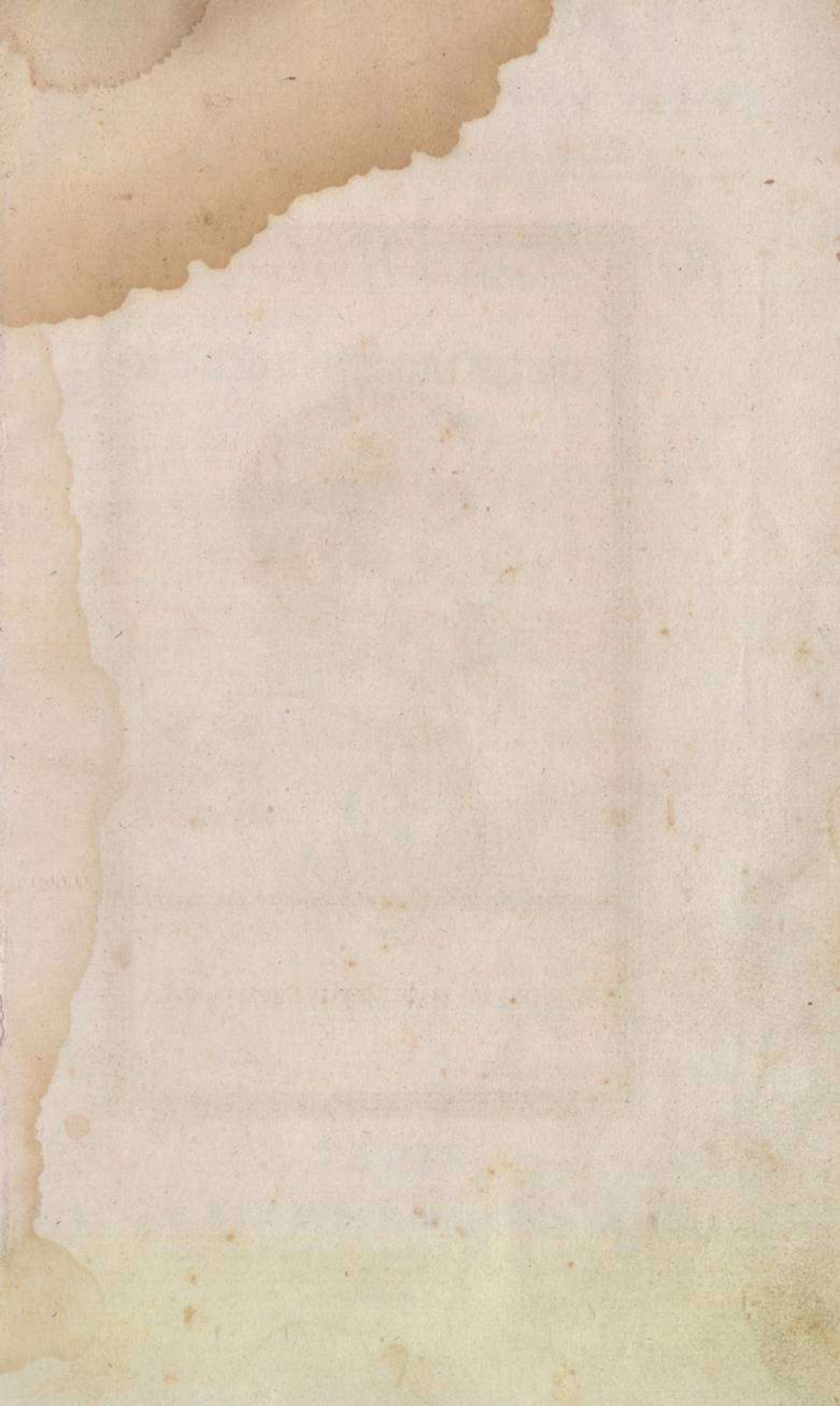
D'ARTHUR WELLESLEY,

DUC DE WELLINGTON.

VIE

D'ARTHUR WELLESLEY

DGC DE WELLINGTON





LE DUC DE WELLINGTON.

M^{me} Soyer sc.

83/456F3
adu-10148

VIE

D'ARTHUR WELLESLEY,

DUC DE WELLINGTON,

TRADUITE DE L'ANGLAIS DE GEORGES ELLIOT,

PAR H. L***.



A PARIS,

CHEZ L. G. MICHAUD, IMPRIMEUR DU ROI,
RUE DES BONS-ENFANTS, N^o. 34.

M. DCCC. XVI.

83/15673
644-10148

VIE

D'ARTHUR WELLESLEY,

DUC DE WELLINGTON,

TRADUITE DE L'ANGLAIS DE GEORGES ELIOT,

PAR H. L.***



A PARIS,

CHEZ L. G. MICHAUD, IMPRIMEUR DU ROI,

RUE DES BONS-ENFANTS, N. 34.

M. DCCC. XXV.

AVIS DU TRADUCTEUR.

CETTE Vie du très noble Arthur, duc de Wellington, a été bien accueillie en Angleterre ; elle doit l'être de même en France. Il est naturel qu'on cherche à connaître celui dont les talents militaires ont eu une grande influence sur les destinées de l'Europe, et qui se trouve chargé du maintien de la paix générale, dont tous les peuples ont tant besoin.

L'auteur de cette Vie, M. George Elliot, s'est exprimé souvent en termes peu ménagés sur le compte de plusieurs de nos généraux, et même sur celui de notre armée. Nous croyons, à cette occasion, devoir faire remarquer au lecteur que lorsque cet écrivain s'occupait de son ouvrage, nous étions encore en guerre avec l'Angleterre ; et il est bien reconnu que les accusations d'un ennemi ne doivent être admises qu'après le plus sévère examen. On sait aussi

que les passions contemporaines jugent mal pour l'ordinaire les hommes et les événements : c'est l'impartiale postérité qui vient rectifier leurs décisions. Sans doute elle dira que notre armée, même après ses revers, était encore regardée comme la première de l'Europe, et qu'elle a bien mérité du prince et de la patrie, par la noble résignation avec laquelle elle s'est soumise à son licenciement.

VIE

D'ARTHUR WELLESLEY,

DU C DE WELLINGTON.

LIVRE I^{er}.

LA famille Cowley, nommée ensuite Colley, passa du comté de Rutland, en Irlande, sous le règne d'Henri VIII. Dans la première moitié du siècle dernier, un cadet de cette famille prit le nom et les armes de Wesley ou Wellesley, d'après la volonté d'un parent. Richard Colley Wellesley, qui avait ainsi changé son nom, fut créé baron Mornington par Georges II. Son fils, vicomte Wellesley, comte Mornington, épousa, en 1759, Anne, l'aînée des filles du très honorable Arthur Hill, vicomte Dungannon, et mourut en 1784, laissant une nombreuse famille et un bien embarrassé. Mais il laissa aussi une très estimable veuve, à la sage économie et à l'instruction de laquelle ses enfants durent beaucoup, et qui vit encore pour être témoin de la gloire à laquelle ils sont parvenus. Arthur, son quatrième

filz , naquit le 1^{er}. mai 1769 , au château de Dengan , résidence de ses ancêtres , mais depuis détruit , et dont la terre qui en dépend a été vendue , et est aujourd'hui en la possession de Roger O'Connor.

Arthur passa son enfance à Eton , et fut ensuite envoyé à l'école militaire d'Angers , attendu qu'à cette époque il n'y avait point d'institution semblable en Angleterre. On a prétendu qu'à l'âge de douze ou quatorze ans, il avait obtenu une commission d'enseigne ; et il faut convenir que des nominations de cette espèce étaient communes avant cette réforme réelle et effectuée sans faste , depuis l'administration du duc d'York , et qui a fait connaître à toute l'Europe ce que peut être l'armée anglaise. Mais il paraît certain qu'Arthur Wellesley avait atteint sa dix-huitième année quand il reçut sa première commission qui était pour le 41^e. régiment.

Après qu'il eut passé par divers grades , son frère , actuellement le marquis Wellesley , lui acheta , en septembre 1793 , la lieutenance - colonelle du 33^e. régiment. L'année suivante, Arthur accompagna lord Moira à Ostende ; et, dans la désastreuse retraite de Hollande , il se conduisit d'une manière qui lui gagna l'estime des militaires. En 1796 , il s'était embarqué pour les Indes occidentales , mais la flotte sur laquelle il

se trouvait fut à plusieurs reprises repoussée dans le port par des tempêtes: et avant qu'elle eût pu gagner au large, la destination de son régiment avait changé; lui-même avait reçu l'ordre d'aller faire des recrues en Irlande: ainsi, par une faveur particulière de la providence, échappait-il peut-être au destin auquel une grande partie de ses compagnons d'armes était condamnée.

En 1797, lord Mornington fut nommé gouverneur-général de l'Inde, et dès-lors un vaste champ s'ouvrit au colonel Wellesley, dans une contrée où son régiment était envoyé. A son arrivée, pour succéder à sir John Gore, le nouveau gouverneur trouva Tippoo, sultan, faisant tout à la fois les protestations les plus solennelles d'amitié pour les Anglais, et des préparatifs d'une guerre d'extermination contre eux. Jamais les Anglais dans l'Inde n'ont eu un ennemi aussi formidable qu'Hydes-Ali, ou aussi invétéré que son fils. Tous deux, dans quelque circonstance qu'ils se fussent trouvés, auraient été des hommes remarquables. Sans doute le père commit des massacres non moins affreux que Nadir, et sa fureur terrible ne pouvait être adoucie; mais du moins elle n'était jamais aveugle. Il était aussi plus homme d'état que Tippoo, et peut-être encore meilleur général. Celui-ci, moins habile, aussi cruel, et cédant à une férocité incapable

de rien distinguer, avait pour l'Islamisme un zèle, et contre les Anglais une haine, qui tenaient l'un et l'autre de la démence. Il se regardait comme le serviteur du prophète, destiné à chasser de l'Inde les Anglais, qu'il appelait Nazaréens, et à envoyer en enfer cette race maudite. Ce projet, il comptait le mettre à fin à l'aide des Français; aussi le vit-on leur permettre d'établir dans sa capitale un club jacobin, où l'on jurait haine éternelle à tous les rois, à l'exception du citoyen Tippoo; désignation qui faillit coûter cher à ceux qui la lui donnèrent d'abord. Dans ses rêves le sultan voyait son espoir se réaliser; et cette victoire sur ses ennemis, si chère à son cœur, se présentait sans cesse à son imagination enflammée. Il avait fait construire une mécanique représentant un tigre dévorant un Anglais: les figures étaient de grandeur naturelle, et quand elles se mettaient en mouvement, l'automate humain tendait des mains suppliantes, et poussait des cris douloureux. Tippoo avait pour cette guerre sacrée un turban qui avait été trempé dans le puits de Zemzen; ce qui lui semblait l'avoir sanctifié et peut-être rendu impénétrable. Quand ce prince était sur son trône, il se montrait sous les brillantes ailes d'un *humma*, oiseau fabuleux qu'on suppose assurer l'empire et toute espèce de prospérité à celui qu'il couvre de son ombre.

Pendant que cet étrange tyran formait des alliances avec les Marattes, et les Français de l'Île de France, avec Zemaun-Shah, roi du Candahar, et Buonaparte alors en Egypte, lord Mornington avait une connaissance parfaite de toutes ses intrigues ; et il prévenait le résultat qu'elles devaient avoir, avec cette vigueur qui a caractérisé son administration dans l'Inde. Une seule bataille suffit pour contraindre Tippoo à se retirer derrière les murs de sa capitale: elle se donna près du village de Mallavelly, sous les ordres du major-général Floyd: le colonel Wellesley s'y distingua beaucoup, ainsi que le colonel Cotton, destiné à devenir un jour son compagnon de gloire. Pendant le siège de Seringapatam, qui suivit de près le combat de Mallavelly, le colonel Wellesley fut chargé des emplois les plus difficiles; et, après la prise de cette ville, il devint l'un des commissaires chargés de la disposition des territoires conquis. C'est à lui particulièrement que se trouva remis le soin des arrangements relatifs à l'éloignement de la famille de Tippoo. Les détails de cette pénible, mais indispensable mesure, dit lord Mornington dans ses instructions, ne peuvent être confiés à une personne plus capable que le colonel Wellesley, d'unir aux précautions qu'exige la prudence, les devoirs que l'humanité impose. Dans cette circonstance comme dans

toutes les commissions importantes qu'il reçut du gouverneur, le colonel Wellesley justifia le choix de son frère, et mérita la reconnaissance des peuples conquis. Dans le temps qu'il commandait à Seringapatam, parut tout à coup un de ces aventuriers qui ont souvent dans l'Inde renversé des empires, et fondé des dynasties. Dhoondiah Waugh était son nom; il s'était rendu si à craindre qu'on jugea indispensable d'envoyer contre lui le colonel Wellesley avec des troupes. Par un mouvement rapide la marche de Dhoondiah, qui avait avec lui près de cinq mille chevaux, fut arrêtée. Le colonel avait sous ses ordres quatre régiments qu'il fut forcé de mettre sur une seule ligne, pour être, autant que possible, égal en longueur à l'ennemi: il le chargea avec un succès complet, le rompit, dispersa toute la troupe, et en tua le chef. Ainsi se termina par un seul engagement une guerre qui semblait devoir se prolonger, et donnait déjà de vives inquiétudes.

Lord Mornington, dont l'habitude était de croire qu'il n'avait rien fait lorsqu'il restait quelque chose à faire, conçut le projet d'une expédition contre Batavia. Il en destinait le commandement au général Baird, qui aurait eu sous lui le colonel Wellesley. Le but de lord Mornington était de fermer aux Français les mers de

l'Inde; et, pour l'atteindre entièrement, il méditait la conquête des îles de France et de Bourbon. Le dommage que le retard de cette conquête a causé à la compagnie des Indes est connu. Ce vaste plan n'eut alors aucune suite; ce qui fut attribué en partie au doute manifesté par l'amiral Rainier, sur l'étendue des pouvoirs du gouverneur-général: comme si de semblables questions devaient jamais s'élever quand il se présente un objet d'un grand intérêt national. Le général Baird fut envoyé en Egypte avec les forces dont on pouvait disposer. Le colonel Wellesley, qui s'était vu si près d'être exposé à l'influence maligne du climat des Indes occidentales, n'eut point à redouter celui encore plus pernicieux d'une contrée située dans l'Est. Il avait d'abord été nommé pour accompagner les troupes qui allaient se rendre en Egypte: mais lord Mornington qui prévit qu'une nouvelle scène de dangers allait s'ouvrir dans l'Inde, le retint dans son gouvernement de Seringapatam.

Malgré l'alliance qui existait entre le gouvernement anglais et les Marattes, ceux-ci avaient entretenu une correspondance secrète avec Tippoo. On sait qu'après la mort du sultan, ils ont voulu exciter sa famille à s'opposer à ce qui avait été réglé pour Myssore, et qu'ils ont donné une preuve non équivoque de leurs intentions hos-

tiles, en refusant la portion de territoire qu'on leur avait offerte. A cette époque le Peishwah ne possédait qu'une autorité qu'on pouvait dire nominale ; les conseils étaient entièrement dirigés par Dowlut Rao Scindiah, qui, avec moins de talents et de prudence, avait succédé à la puissance de son oncle Madhagee Scindiah. Non seulement ce vassal gouvernait son souverain, mais il était encore maître de la personne du Mogol, tenant ainsi dans une servitude véritable les petits-fils et les représentants de Scevagee et d'Aurengzeb. Les histoires orientales elles-mêmes offrent peu de catastrophes aussi tristes que celle de Shah-Aalum, le dernier des Mogols. Il avait d'abord protégé, et ensuite élevé au pouvoir Gulam Kaudir Khan, que son propre frère avait banni à cause de ses vices. Le serviteur favori d'un prince faible devient aisément son maître, et Shah-Aalum se trouva bientôt sous un joug qu'il lui fut impossible de secouer. Scindiah était en marche contre Delhi ; et Gulam Kaudir offrit de répondre des suites sur sa tête, si le Mogol voulait marcher avec ses troupes et leur donner une augmentation de solde. Shah-Aalum répondit qu'il n'avait point d'argent : le khan offrit d'avancer une somme suffisante, disant que tout ce qu'il y avait à faire pour le Mogol, c'était de paraître à la tête de l'armée, et que sa présence

serait plus utile que le gain d'une bataille. Shah-Aalum consentit à ce qui lui était proposé, mais, dès le jour suivant, une lettre de lui, portant qu'il désirait que Scindiah s'avancât en toute hâte et ruinât Gulam-Kaudir, fut interceptée par Gulam lui-même. Quelque rigoureuse qu'eût été la conduite de ce dernier, elle eût pu être justifiée comme une suite du droit qu'il avait de pourvoir à sa propre conservation ; peut-être même que, s'il se fût contenté de mettre à mort le Mogol, il eût été peu blâmé pour cette action : mais Gulam avait toute la cruauté qui distingue le caractère oriental. Après s'être emparé de vive force de Delhi, il entra dans l'appartement du Mogol, le renversa par terre, lui mit un genou sur la poitrine, et lui fit sortir un des yeux de la tête, tandis qu'un esclave de Shah-Aalum en faisait autant de l'autre œil. Le palais fut abandonné au pillage : Gulam-Kaudir entra ensuite dans l'appartement des femmes, leur arracha les bijoux qu'elles portaient à leurs narines et à leurs oreilles, et leur brisa les jambes et les bras. On assure que la plus belle des filles du Mogol se poignarda elle-même pour se soustraire aux violences que Gulam voulait exercer sur elle. On éprouve quelque satisfaction à rappeler le châtement que ce monstre éprouva bientôt. Incapable de résister à Scindiah, il cacha

sous sa selle tout ce qu'il avait de pierres précieuses, et voulut s'enfuir en Perse. Mais la seconde nuit il tomba de cheval, et fut pris par ceux qui étaient à sa poursuite. Scindiah, après l'avoir chargé de fers et exposé dans une cage, ordonna qu'on lui coupât les oreilles, le nez et les mains, et le laissa ensuite expirer dans cet état.

Shah-Aalum se trouva ainsi vengé; mais sa situation ne fut à aucun égard améliorée; les Marattes le tinrent dans la plus abjecte sujétion, et quand Scindiah eut abandonné Delhi et le territoire environnant à M. Perron, aventurier français, qui devait former sous sa protection un état indépendant, les Français se servirent du nom du vieux et aveugle monarque, tout en traitant sa personne avec la plus barbare indignité. Scindiah avait placé de grandes espérances sur les Français, et comptait avec leur aide opposer aux forces britanniques des armes égales. Un M. de Boigne fut le premier qui leva un corps de troupes régulières pour le service de Scindiah: il y admit indistinctement des officiers anglais et français, mais quand M. Perron eut succédé à M. Boigne, il eut soin d'exclure tous les Anglais. Ses forces montèrent bientôt à seize ou dix-sept mille hommes d'infanterie régulière et bien disciplinée, avec un train d'artillerie nombreux,

un corps de troupes irrégulières, et quinze à vingt mille chevaux; il pouvait encore tirer des renforts de cavalerie des petits chefs qui étaient ses tributaires ou ses alliés, et ses revenus montaient à près de 1,700,000 livres sterling. Or, jamais un Français ne perd de vue les intérêts de la France; c'est là le beau côté du caractère national, tandis que, chez les Anglais, l'honneur et la prospérité de la patrie sont sacrifiés sans cesse aux plus méprisables passions et aux vils projets d'une faction. Les Français avaient décidé que l'Angleterre recevrait une blessure mortelle dans l'Inde, et M. Perron était justement dans la situation qui convenait à Buonaparte pour frapper ce coup. Le quartier-général de M. Perron se trouvait établi près de Coel, dans une position qui commande la frontière des possessions anglaises, et du côté de la partie la plus vulnérable de leur empire; ainsi, pour la sûreté de cet empire, on ne pouvait souffrir que la puissance élevée par M. Perron continuât d'exister. Mais, avant que cet objet fût mis en discussion, Scindiah avait déjà provoqué la guerre.

Un chef rival, nommé Rao - Holkar, disputait à Scindiah l'autorité qu'il avait prise sur Peishwah. Le fondateur de la famille d'Holkar était un homme de basse extraction, et les Orientaux qui embellissent ou défigurent tout avec des fa-

bles, racontent qu'un jour, pendant son enfance, il s'était endormi exposé au soleil, en gardant un troupeau, et qu'un des plus dangereux serpents de l'Inde sortit tout à coup de son trou, et vint se placer sur sa tête pour le garantir de la chaleur. De grands succès signalèrent le début d'Holkar dans la carrière qu'il s'était ouverte. Les armées combinées du Peishwah et de Scindiah marchaient contre lui; mais le Peishwah avait alors conçu le projet de s'affranchir de l'espèce d'esclavage dans lequel il était tenu. A l'approche d'Holkar, la crainte que lui inspirait Scindiah ayant diminué, il saisit cette occasion pour proposer une alliance au gouvernement britannique. Le traité fut immédiatement ratifié par le gouverneur-général, et l'on envoya un agent à Scindiah chargé de lui demander d'accéder à cette alliance. Toutes les parties semblaient devoir trouver un avantage à en venir à un accommodement par la médiation de l'Angleterre. Le Peishwah, d'où était venue la première proposition, reprenait son autorité; Scindiah se mettait en sûreté contre un rival très dangereux, et Holkar lui-même, qui jusqu'alors n'était qu'un aventurier vivant de rapine, obtenait un établissement permanent. Mais pendant que l'agent était en route, les armées en vinrent aux mains; Holkar fut victorieux. Le Peishwah, qui s'était

sauvé près de Cokan , fit savoir au gouverneur de Bombay que son intention était de chercher un asile dans sa présidence. Holkar avait de suite pris possession de la capitale des Marattes. Il mit sur le trône une autre marionnette , et déjà il commençait à régner sous son nom. Le gouverneur de Bombay et celui de Madras jugèrent qu'il n'était pas nécessaire d'attendre des instructions du Bengale , pour lever les forces dont ils avaient besoin pour protéger le Peishwah. D'un autre côté , Holkar pressait vivement le résident anglais à Poonah , de moyenner un accommodement entre lui et le Peishwah , et dans le même temps Scindiah demandait aux Anglais de continuer leur amitié à lui et à son souverain, qu'il voulait faire toujours dépendre de lui. Le Peishwah , devenu libre , et pouvant enfin agir d'après sa volonté , signa un traité par suite duquel les troupes anglaises devaient le reconduire dans sa capitale. Les troupes les plus voisines étaient celles de la présidence de Madras , rassemblées alors à Harryhur , sur la frontière nord-ouest de Mysore , sous les ordres du lieutenant-général Stuart ; et un détachement reçut l'ordre de s'avancer sur le territoire des Marattes.

Le commandement de ces troupes exigeait autant de vues politiques que de science mili-

taire, et lord Clive pensa qu'il ne pouvait être mieux confié qu'au major-général Wellesley. Sa Seigneurie fut décidée dans cette circonstance par l'idée qu'elle avait des connaissances locales du major-général et de son crédit personnel sur les Marattes, crédit acquis et par la manière dont il avait commandé à Mysore, et par ses opérations militaires contre Dhondiah et plusieurs autres chefs rebelles. Le détachement était de 9700 hommes, y compris un régiment de cavalerie européenne, et deux d'infanterie. A cette force se trouvaient joints 2500 hommes de cavalerie mysorienne. Ainsi, en cette occasion, le gouvernement britannique, dans l'Inde, se servait des ressources de Mysore qui l'avaient exposé à tant de dangers, lorsqu'avant l'administration du marquis Wellesley elles étaient à la disposition d'un ennemi incapable de rester en repos.

La marche du général Wellesley à travers le territoire des Marattes, pendant une saison peu favorable, fut longue. Mais ses ressources, pour assurer ses mouvements et la subsistance des troupes, avaient été tellement prises, qu'il n'éprouva ni perte d'hommes ni détresse; et dès lors il montra le talent qui a depuis brillé en France avec tant d'éclat. Arrivé au milieu d'un pays ennemi, il parvint à prévenir si entièrement le pillage et toute espèce d'excès, que les habi-

tants des lieux où il passait le regardaient comme leur protecteur et leur sauveur. A Akloos il effectua sa jonction avec un secours fourni par le Nizam et commandé par le colonel Stevenson. Sur ce qu'il apprit qu'Holkar avait abandonné Poonah, où Amrut-Rao, père de la marionnette placée sur le trône par l'usurpateur, était resté avec près de 1500 hommes, le général Wellesley se décida à ne pas s'avancer avec toutes ses forces dans une contrée épuisée. Il crut aussi qu'il était urgent d'accélérer sa marche, parce qu'il avait été informé à diverses reprises que l'intention d'Amrut-Rao était de piller et de livrer aux flammes Poonah aux approches des troupes britanniques. En outre, le Peishwah qui avait avec lui toute sa famille, pressait vivement l'envoi, pour sa sûreté, de quelques troupes Marattes. Le major-général distribua donc les corps sous les ordres du colonel Stevenson de manière qu'ils pussent se procurer facilement des subsistances, et former une jonction dès qu'elle serait jugée utile. Aussitôt que son propre détachement fut arrivé à soixante milles de la capitale, il fit une marche forcée avec la cavalerie anglaise et celle des Marattes. Cette marche sur un terrain inégal et à travers le difficile passage du petit Bhoorghaut, ne dura que trente-deux heures. Le général Wellesley était si peu

attendu à Poonah qu'Amrut - Rao n'eut que le temps de se sauver. On a dit avec raison, dans les notes officielles qui ont rendu compte de ces événements, que la première fois que les possessions des Marattes avaient éprouvé l'influence anglaise, elles lui avaient dû la conservation de la capitale et le salut de ses habitants. Cette circonstance honorable pour le caractère des Anglais est propre à favoriser leur intérêt dans cette partie de l'Inde. Ceux des habitants de Poonah qui y étaient restés virent leurs libérateurs dans les Anglais, et ceux qui, pendant l'usurpation d'Holkar, avaient fui dans les montagnes voisines, se hâtèrent de revenir et de reprendre leurs occupations. Le Peishwah rentra lui-même dans son palais, où il put, pour la première fois, se regarder comme un souverain de fait aussi bien que de nom.

Scindiah, à cette époque, avait rassemblé des forces considérables dans le dessein avoué de s'opposer à Holkar. Mais l'intervention de la puissance britannique n'eut pas eu plus tôt fait cesser son danger dans ce canton, qu'il commença à négocier avec son rival et le Rajah de Bérar pour annuler le traité de Bassein. Après nombre de protestations de bienveillance et de mensonges mis en avant, selon l'usage de la politique asiatique, il déclara enfin que quand lui et le Rajah de Bé-

rar seraient réunis , le résident anglais apprendrait s'il y aurait guerre ou paix. On voit donc qu'il n'y avait qu'une alternative. Il fallait se soumettre aux injures d'un ennemi rapace et sans foi, souffrir que les Marattes dictassent des lois au gouvernement britannique, et sacrifier ainsi la dignité, l'honneur, les intérêts des Anglais; ou, par un effort convenable dans cette conjecture, couper le danger dans ses racines et écraser un audacieux ennemi. On n'ignorait pas d'ailleurs que Scindiah se reposait sur le savoir et la discipline de l'armée de M. Perron; que son triomphe serait celui de la politique française, et préparerait l'ascendant de cette nation dans l'Est. Heureusement le gouvernail de l'empire britannique dans l'Inde était alors tenu par une main ferme. Un plan de campagne se trouva tracé sur une échelle plus grande qu'aucune de celles qui jusque-là eût servi dans l'Inde. Ce plan embrassait presque tout l'Indostan, de Calcutta à Madras, sur la côte orientale, jusqu'à Bombay, sur la côte occidentale; et depuis Delhy, dans le Nord, jusqu'à Poonah, Hydebarabad, Guzarat et Orissa dans la partie méridionale de la péninsule. Toute cette contrée devait être attaquée à partir de Gangam et de Calcutta: ce qui était porter un coup dangereux au Rajah de Bérar: le gouvernement de Bombay se saisit-

sait des ports et du territoire appartenant à Scindiah dans le Guzarat; sur la frontière d'Oude, le général Lake devait détruire l'influence des Français, et délivrer l'aveugle et vieux Mogol de l'indignité barbare avec laquelle il était traité par ces aventuriers : dans le Decan, le général Wellesley avait à s'opposer aux forces confédérées de Scindiah et du Rajah de Bérar, à protéger le Nizam, le Peishwah, et à écarter toute espèce de danger des possessions de la compagnie. Son influence était si grande parmi les chefs marattes, si étendue était la confiance qu'on avait en lui, qu'il fut investi d'une autorité soumise au seul gouverneur-général en conseil. Il avait le pouvoir de faire sur les lieux tous les arrangements nécessaires, soit pour traiter d'une paix définitive, soit pour presser la poursuite de la guerre.

L'histoire de cette mémorable campagne, aussi habilement exécutée que conçue, doit autant figurer dans la vie du marquis Wellesley que dans celle de son frère. Mais le duc de Wellington peut s'enorgueillir de la part qui lui appartient. Dans une guerre dans l'Inde, ce qui est surtout difficile, c'est d'amener l'ennemi à une action. Hyder-Ali connaissait tous les avantages de la manière de combattre suivant l'usage des Parthes. Un général anglais, lassé de

le poursuivre, lui écrivit un jour pour lui dire combien il était honteux au chef d'une grande armée de fuir sans cesse devant une petite force. Hyder répondit : « Donnez-moi des troupes de la » même espèce que celles que vous commandez, » et votre souhait d'une bataille sera bientôt rem- » pli. Vous comprendrez un jour ma méthode de » faire la guerre. Dois - je exposer ma cavalerie, » dont chaque homme me revient à mille rou- » pies, contre vos boulets de canon qui vous cou- » tent si peu? Non. Je ferai marcher vos troupes » jusqu'à ce que les jambes de vos soldats soient » devenues grandes comme leur corps; vous n'au- » rez pas un brin d'herbe ni une goutte d'eau. » Toutes les fois que votre tambour battra, je l'en- » tendrai, mais vous ne saurez pas une fois chaque » mois où je serai. Je vous donnerai bataille, » mais quand il me plaira, et non pas quand » vous le désirerez. » Hyder-Ali tint parole. L'armée de Scindiah paraissait disposée à agir d'après cette politique, quand le général Wellesley et le colonel Stevenson marchèrent contre elle. La division du premier était de près de 9000 hommes, et celle du second de 8000. Les forces combinées de Scindiah et du Rajah de Bérar consistaient en 10,500 hommes d'infanterie régulière commandée par des officiers français, indépendamment d'une infanterie irrégu-

lière , en un train d'artillerie bien équipé de 100 canons , et de 30 ou 40,000 chevaux. Il était de la plus grande importance de contraindre cette force à se battre. Lorsque les deux corps anglais furent arrivés le 21 septembre, à Badnapoor , le général Wellesley décida qu'ils se porteraient séparément contre l'ennemi, et que l'attaque aurait lieu dans la matinée du 24. Il tourna à l'est , et commença sa marche le 22. Quand le 23 il eut atteint Naudlair, il trouva que l'ennemi était à seize milles, et avait pris poste sur un terrain où lui-même avait eu dessein de camper. Il se détermina à l'attaquer de suite sans attendre le colonel Stevenson. Son avis était qu'il valait mieux risquer une affaire avec la moitié seulement de l'armée, que de laisser l'ennemi éviter un engagement ; ce qu'il eût sans doute fait si on lui en eût donné le temps. En demeurant en repos , le général Wellesley se trouvait exposé à être harassé par les troupes de Scindiah , et l'on sait que les barbares entendent parfaitement ce genre de guerre qui est insupportable pour des soldats européens. Comme cette manière de combattre ne donne à celui qui est sur la défensive, d'autre stimulant que celui d'une alarme perpétuelle, il abat les esprits aussi bien que les corps. Dans des conjonctures semblables le parti le plus hardi était le meilleur, et Charles XII

n'agit pas à Narva avec plus de décision, ni avec plus d'apparence de succès.

Déjà les troupes avaient marché l'espace de quatorze milles. Un corps suffisant était resté pour protéger les bagages et les munitions. A une heure après midi le général Wellesley fut en vue de l'ennemi; l'armée confédérée était campée entre la Kaitna et le Juah, deux rivières qui coulent presque parallèlement vers le point de leur jonction. La ligne des confédérés s'étendait est et ouest au nord de la Kaitna, dont les bords sont en général élevés, pleins de rochers, et n'offrent aucun passage pour le canon, si ce n'est dans quelques endroits qui confinent à des villages. La droite de cette armée, entièrement composée de cavalerie, se joignait à l'infanterie campée près d'Assye, village fortifié qui a donné son nom à la bataille. Le général Wellesley, arrivé devant le front de cette droite, crut néanmoins devoir, de préférence, charger la gauche où étaient l'infanterie et les canons. Une attaque dirigée contre la partie qui présentait plus de résistance lui parut propre à devenir plus décisive. Il passa la Kaitna à gué, au-dessus du flanc gauche de l'ennemi. Il mit son infanterie sur deux lignes en laissant sa cavalerie en réserve sur une troisième. Un corps considérable de cavalerie des confédérés était tenu en échec

par celle du Peishwah et de Mysore. L'ennemi s'étant aperçu de l'intention du général Wellesley, changea la position de son infanterie et de son artillerie, et commença sur les assaillants un feu terrible et très bien dirigé. Des officiers qui avaient fait plusieurs campagnes en Europe, ont déclaré que jamais ils n'avaient vu le canon mieux servi qu'à la journée d'Assye. L'artillerie anglaise tirait à la distance d'environ 400 verges. Le général Wellesley ne tarda pas à reconnaître qu'elle ne produisait que peu d'effet sur la ligne formidable qu'elle avoit devant elle, et qu'elle ne pouvait avancer attendu qu'un grand nombre d'hommes et de bœufs étaient hors d'état de marcher. Jamais la promptitude des opérations n'avait été plus nécessaire, et jamais aussi elle ne s'est plus montrée que dans cette journée. Le général Wellesley donna l'ordre de laisser les canons, et toute la ligne recut celui de marcher en avant. Le lieutenant-colonel Maxwel fut chargé de protéger la droite avec la cavalerie anglaise. Le 74^e. régiment avait tellement souffert de ce côté, du canon de l'ennemi, qu'un corps de cavalerie maratte se hasarda à le charger. Ce corps fut chargé à son tour par le colonel Maxwel, et repoussé avec un grand carnage jusque dans le Juah. Tout à coup l'ennemi, épouvanté de la marche ferme des Anglais,

se mit à fuir de tous côtés. Il se trouva poussé loin de ses canons, et l'armée anglaise, en le poursuivant, laissa derrière elle cette artillerie dont elle s'était emparée avec tant de bravoure. Elle n'était point en nombre suffisant pour conserver tous les avantages qu'elle venait d'obtenir. Peut-être qu'aussi, dans la chaleur et l'exaltation de la victoire, elle ne se rappela pas que c'est une pratique commune parmi les troupes indiennes de feindre la mort pour lui échapper. Dans cet espoir un grand nombre de Marattes se jetèrent à terre entre les canons, et les Anglais passèrent par-dessus eux. Mais on vit bientôt les Marattes se relever et tourner leurs canons contre l'armée victorieuse. Les fuyards, s'apercevant du merveilleux changement qui venait de s'opérer en leur faveur, se rallièrent, et la bataille recommença. Le colonel Maxwel chargea leur infanterie; elle fut de nouveau rompue, mais le colonel perdit la vie dans cette attaque. Le général Wellesley, avec le 78^e. et un régiment de cavalerie de natifs se porta une seconde fois contre cette formidable artillerie qui avait fait un si grand ravage dans son armée. Son cheval fut tué sous lui, mais il ne fut pas plus possible de résister à cette attaque qu'à la première: le champ de bataille resta encore aux Anglais, et cette fois, ce fut pour ne leur être plus contesté.

La perte des vainqueurs monta au - delà de tout ce qu'on avait vu jusqu'à ce jour dans l'Inde, et jamais succès ne fut plus chèrement acheté. Le tiers de l'armée anglaise se trouva parmi les morts ou les blessés. Souvent sans doute une plus savante discipline, des armées plus aguerries ont triomphé de la supériorité du nombre. Mais, à Assye, les ennemis étaient dix contre un : ils avaient, sous des officiers français, des troupes disciplinées allant au double des forces britanniques, et 100 pièces de canon contre les Anglais, qui, comme il vient d'être dit, ne se servirent point des leurs ; et, malgré ces avantages immenses, la déroute fut telle, que drapeaux, canons, munitions, équipages de camp, bœufs, chameaux, tout le matériel enfin, fut laissé sur le champ de bataille.

Une victoire aussi signalée produisit des propositions de paix. Un ministre de Scindiah requit par une lettre le général Wellesley, d'envoyer au camp un officier pour en traiter. Jamais la Grande - Bretagne n'a remis au hasard d'une négociation ce qu'elle a gagné par l'épée. Le général ne voulut point accéder à cette demande. Elle ne semblait point faite directement par Scindiah ou le Rajah, et le ministre pouvait être désavoué par eux. D'ailleurs, si un officier se fût rendu au camp, il eût semblé qu'on sollici-

tait la paix , et non point qu'on l'accordait à un ennemi battu. Mais, tout en ne se rendant point à l'invitation du ministre, le général Wellesley déclara qu'il était prêt à recevoir toute personne dûment autorisée à faire des propositions de paix.

Il était évident que les Marattes cherchaient à gagner du temps : de son côté le général se garda bien d'en perdre. Après avoir détruit la cavalerie de Scindiah , et défait l'infanterie de Bérar, dans les plaines d'Argaum, il attaqua brusquement la forteresse de Galwagur, et le Rajah fut contraint de demander une paix séparée , en cédant les provinces d'Anttack et de Balesore ; et , quinze jours après, Scindiah se soumit aux conditions que le vainqueur jugea à propos de lui imposer.

Il n'est point dans notre plan de nous arrêter sur les autres événements de cette étonnante campagne ; nous nous bornerons à dire que M. Perron se retira devant le général Lake sans oser en venir à une bataille. La forteresse d'Ally-Ghur, résidence habituelle et le principal dépôt de l'officier français, se rendit, et les Anglais victorieux entrèrent dans la cité d'Aurengzeb pour délivrer son infortuné descendant. La prise d'Agra les mit en possession de celle du Grand Akbar, et de sa forteresse, regardée générale-

ment comme la clé de l'Indostan : enfin, la bataille de Leswaree compléta la défaite de l'ennemi, et acheva la destruction des forces françaises. M. Perron et ses officiers furent réduits à solliciter la protection anglaise dans un pays dont ils avaient été les maîtres.

Le général Wellesley commença alors à recueillir une partie des honneurs dont il devait un jour faire une si ample moisson. Un monument, en mémoire de la bataille d'Assye, fut élevé à Calcutta ; les habitants de cette ville offrirent une épée au général, et ses officiers lui présentèrent un vase d'or. En Angleterre, le parlement lui vota des remerciements, et il fut nommé chevalier de l'ordre du Bain. A son retour à Seringapatam, le peuple lui présenta une adresse, où il déclarait qu'il lui devait cinq années de tranquillité. Des sacrifices furent arrêtés pour remercier Dieu de l'avoir ramené au milieu de ceux qui le chérissaient ; et il fut décidé qu'on invoquerait le Dieu de toutes les castes, de toutes les nations, pour qu'il continuât à assurer au gouverneur de Seringapatam des jours heureux et pleins de gloire.

LIVRE II.

EN 1805, sir Arthur Wellesley (maintenant nous devons le nommer ainsi) revint en Angleterre; peu après son arrivée, il eut le commandement d'une brigade dans l'armée qui était sous les ordres de lord Cathcart. Cette armée fut envoyée sur le continent, mais elle ne tarda pas à se rembarquer par une suite de la bataille d'Austerlitz. Vers ce temps le marquis Cornwallis vint à mourir, et sir Arthur Wellesley lui succéda comme colonel du 78^e. régiment, où il avait servi treize ans en qualité de lieutenant-colonel. En 1806, Newport, dans l'île de Wight, le nomma son député à la chambre des communes; et la même année sir Arthur épousa la très honorable Catherine Pakenham, sœur du comte de Longford. En 1807, on lui donna la place de premier secrétaire du duc de Richemond, lord lieutenant d'Irlande; et il est vrai de dire que Dublin lui doit sa police. C'est en cette même année 1807, que fut dirigée l'expédition contre Copenhague: sir Arthur Wellesley en fit partie, et se trouva de nouveau sous les

ordres de lord Cathcart. La considération de la justice ou de l'injustice de cette expédition a donné lieu en Angleterre aux plus violents débats. Souvent ces questions sont traitées avec une fureur qui étonne ceux mêmes qui s'y sont livrés quand l'esprit de parti a cessé d'agir sur eux : souvent aussi, le temps, qui ensevelit beaucoup de choses dans une profonde nuit, jette sur d'autres une grande lumière. Les intentions qu'avait alors le gouvernement danois, ont été depuis connues et appréciées : elles ont justifié la politique prévoyante de la Grande-Bretagne. Les ministres anglais ont été censurés, non pour avoir trop fait, mais pour n'avoir pas assez fait ; non pour leur vigueur, mais pour leur patience. A l'armée de lord Cathcart il n'y eut qu'une action importante, et elle se passa sous les ordres de sir Arthur Wellesley. Quatre bataillons danois étaient postés sur le bord d'un ruisseau, avec de la cavalerie, sur leurs deux flancs, et selon toute apparence, un corps considérable de réserve, à quelque distance, au-delà de Kioge, petite ville devant laquelle passait le ruisseau. Il avait été arrêté que le colonel suédois Linsingen remonterait le long de ses bords pour tourner la gauche des Danois, tandis que sir Arthur Wellesley les attaquerait de front. Pendant leur marche les deux corps perdirent toute commu-

nication ; dès que sir Arthur fut en vue de l'ennemi, il engagea l'affaire sans attendre la jonction du corps du colonel Linsingen. Les Danois furent poussés du poste où ils étaient, dans un fort retranchement, et de ce retranchement dans la ville, après avoir été entièrement rompus et dispersés. Cette action ôta au gouverneur de Copenhague, tout espoir d'être secouru par l'armée, et hâta la capitulation. Sir Arthur fut nommé pour traiter. En diplomatie, il suivit ce système de promptitude dont il ne s'était jamais écarté, comme militaire ; et les articles de la capitulation furent discutés, arrêtés et signés dans une nuit.

Sir Arthur Wellesley était réservé pour des entreprises plus difficiles. La paix de Tilsitt avait rendu Buonaparte le maître du continent de l'Europe, dont une plus grande partie était en sa possession, et le reste sous son influence. Son autorité, en Allemagne, était plus réelle que celle que les empereurs les plus puissants y avaient exercée. La Suisse, après avoir autrefois soutenu si glorieusement son indépendance, s'était soumise à l'appeler son protecteur : elle recevait, avec obéissance, ses édits oppressifs, et si propres à ramener la barbarie ; et elle fournissait des hommes à l'horrible consommation de ses guerres. Tenant sous son joug la France,

la Belgique, l'Italie même, Buonaparte avait placé un de ses frères sur le trône de Naples, fait un second roi de Hollande, et formé, pour le troisième, un royaume en Allemagne, avec des territoires pris indistinctement à ses amis comme à ses ennemis. Murat, le mari d'une de ses sœurs, jouissait d'une principauté, avec le titre de grand-duc de Bergues; Eugène Beauharnais, le fils de sa femme, était marié à une princesse de Bavière, et gouvernait l'Italie en qualité de vice-roi; son oncle, le cardinal Fesch, devait, lors de la première vacance du siège de Rome, être placé à la tête de l'Église catholique. Jamais aventurier, dans un siècle éclairé et au milieu de peuples civilisés, n'avait élevé une fortune pareille, pour lui, pour sa famille et ceux attachés à son sort. Comme le héros d'un roman espagnol de chevalerie, il avait réparti les royaumes, les principautés, les duchés à ses compagnons d'armes; et l'on a vu, dans la nouvelle noblesse de France, des ducs d'Istrie, de Dalmatie, de Raguse, de Dantzick. Sa réputation de politique et de militaire était à sa plus grande élévation. Il avait achevé plus que Louis XIV n'avait entrepris; sa puissance était plus vaste que celle à laquelle Charlemagne avait prétendu. L'univers, ébloui par ses succès, était disposé à oublier ses crimes ou à les lui pardon-

ner. Si jamais homme a dû être satisfait de la domination ou de la renommée qu'il avait obtenue, c'est sans doute Buonaparte. Mais une ambition comme la sienne ne connaît point de terme, et s'accroît par les succès.

Depuis long-temps, l'Espagne était l'alliée soumise de la France. Le premier des Bourbons d'Espagne n'avait jamais été aussi complètement dirigé par Louis XIV, que Charles IV l'était alors par Buonaparte. La corruption avait gagné toutes les parties du gouvernement de cette contrée : le défaut de toute vertu qui régnait à la cour s'était répandu partout où s'étendait l'influence de la cour ; mais la grande masse du peuple conservait son ancien caractère, ainsi que son ancien esprit, avec peu d'altération. En dépit de son méprisable gouvernement et de sa superstition, encore plus méprisable, l'Espagne avait fait de rapides progrès, avant que la révolution française se fût répandue comme un torrent au milieu des peuples civilisés. L'esprit d'amélioration, qui signale notre siècle, avait pénétré dans une contrée qui semblait peu préparée à le recevoir. Les arts, les sciences, la littérature renaissaient ; des sociétés d'agriculture s'étaient formées ; le commerce florissait ; l'inquisition, tout en conservant sa surveillance, avait perdu sa cruauté ; mais la guerre dans la-

quelle l'Espagne se trouva engagée contre la République française, montra toute la faiblesse de ses conseils et le dénûment de ses ressources. Elle fut terminée par une paix honteuse, par laquelle le titre de prince fut accordé au vil ministre, qui conduisait les affaires de ce malheureux royaume. Cette paix devait, de toute nécessité, amener une guerre contre l'Angleterre, malheur qui paraissait aux Espagnols au-dessus de tous les autres. La paix avec l'Angleterre et la guerre avec le reste du monde, est, parmi eux, un proverbe politique. Leur commerce en reçut un coup mortel; et leur puissance navale, que Charles III avait laissée plus formidable qu'elle n'eût jamais été depuis l'*Armada*, a été détruite au service de Buonaparte. Leurs finances s'embarrassèrent chaque jour davantage, et le crédit public tomba entièrement. Les trésors envoyés par les colonies, sous pavillon portugais, furent enlevés par un avide et insatiable allié. Le fardeau d'une telle alliance parut, à la longue, trop pesant à Charles IV, le plus faible des rois, et à Godoy, le plus rampant des favoris; ils cherchèrent enfin les moyens de s'y soustraire. Cette disposition fut annoncée, par eux, à la Prusse, quand elle se préparait à sa première lutte contre Buonaparte. La guerre ne fut pas plus tôt déclarée par

cette puissance, que Godoy, dans une proclamation, dit au peuple espagnol de n'être point effrayé; qu'il y avait encore de grands moyens à sa disposition, et que le gouvernement préparait un armement dont on devait tout attendre. Cet acte de démesure provoqua une forte remontrance de la part de l'ambassadeur français. Bientôt la bataille d'Jéna jeta la terreur dans l'ame de Charles IV et de son misérable favori. Buonaparte, qui découvrit à Berlin leur correspondance avec la cour de Prusse, sembla se contenter de leur montrer son mécontentement. Si, dans le dessein de punir leur conduite, il eût envoyé une armée pour détrôner les Bourbons, il n'aurait pas certainement rencontré une opposition de la nature de celle qui devait, par la suite, ruiner sa puissance et sa réputation. Sa conduite eût pris le caractère d'une guerre ouverte et autorisée; et il n'eût ni insulté au bon sens des Espagnols, ni outragé leur honneur. La résistance qu'il aurait eue à combattre eût été celle d'une armée faible, sans discipline, et qu'on pouvait même regarder comme désorganisée, et non point cette résistance morale qui est invincible. C'était le squelette vermoulu d'un gouvernement qu'il eût attaqué, et non l'esprit, l'ame, et toutes les facultés d'un peuple entier.

Accoutumé, comme l'était le tyran, à l'exercice fantasque et féroce de la puissance, on aurait cru que, voulant détrôner les Bourbons d'Espagne, son orgueil et ses passions l'auraient dirigé dans cette route étroite et glissante. Ce n'est point Jupiter qui égare l'esprit des hommes pour leur perte, c'est une volonté corrompue et la méchanceté du cœur. Ainsi que les anciens empereurs romains, blasés sur les excès ordinaires du vice, avaient recours à de monstrueuses inventions; de même, il semble que Buonaparte se fût lassé des grands chemins de l'ambition. Ce n'était pas assez de détruire, il voulait d'abord jouir du plaisir de tromper. Rival du César romain, pour la réputation militaire, il voulut égaler César Borgia, dans les noirs artifices de la politique italienne. Être le plus grand général, le plus grand empereur, le plus grand conquérant, n'était rien pour lui, s'il ne se montrait plus consommé dans la fourberie, plus audacieux dans l'usurpation, que tous ses prédécesseurs. Il eût pu commencer les hostilités contre l'Espagne, sans ajouter un degré de plus au sentiment d'indignation; mais il aima mieux passer par une suite et un enchaînement de traités et d'intrigues, de fraudes et de mensonges, par les plus vils artifices et la plus outrageante tyrannie; semblable à Draweansir, le

héros de la tragédie de Dryden, qui agit comme un insensé uniquement pour prouver qu'il l'ose faire. Les tyrans et les persécuteurs ne mettent pas moins leurs délices dans l'oppression que dans l'avilissement de l'espèce humaine.

Il commença ses machinations en signifiant à l'Espagne de lui fournir des troupes, en vertu de cette alliance offensive et défensive, que Godoy avait conclue avec le Directoire : par ce moyen, il retira du pays la fleur de ses armées, sous le commandement du marquis de la Romana ; et, pour s'en assurer, il en envoya la plus grande partie en Danemarck. Le drame politique, dont la destruction des Bourbons d'Espagne et de la maison de Bragance devait former la catastrophe, fut surchargé d'intrigues. Il y eut un traité secret avec Charles IV, pour partager le Portugal, qui, tout petit qu'il est, devait être divisé en trois royaumes : un pour le prince de la Paix ; un pour la reine d'Étrurie, en échange d'un royaume éphémère que Buonaparte avait créé, et prenait alors pour lui-même ; le troisième restait dans ses mains, pour en disposer à l'avenir comme il le trouverait bon, ou être échangé avec l'Espagne contre les provinces voisines des Pyrénées. Tandis que l'on négociait le traité qui dépouillait le prince du Brésil, Buonaparte traitait aussi avec lui, et exi-

geait qu'il renonçât à son ancienne alliance avec la Grande-Bretagne ; qu'il fit arrêter tous les sujets et confisquât les propriétés de l'Angleterre en Portugal. Le prince , connaissant l'état désespéré de son pays , consentit à tous les sacrifices , excepté à celui de son honneur et de sa conscience. Il signifia aux Anglais de partir et d'emporter leurs propriétés ; puis il obéit aux ordres de Buonaparte , et se plia au système continental de ce tyran de l'univers. Sans égard à cette soumission , une armée française s'avança , à marches forcées , pour arrêter le prince du Brésil dans sa capitale. Heureusement instruit à temps du traité secret de Fontainebleau , il fit connaître sa résolution à l'escadre anglaise , s'embarqua avec toute sa famille à Belem ; et sortant du lieu même où Gama s'était embarqué pour la découverte de l'Inde , et Cabral pour ce voyage dans lequel le Brésil fut découvert , il transporta le siège du gouvernement Portugais au point même de la naissance de son empire dans l'Amérique méridionale. Les Français , commandés par Junot , entrèrent dans le Portugal , sans déclaration , sans cause ni prétexte de guerre : on proclama qu'ils venaient comme amis et alliés , et les derniers ordres du prince étaient qu'ils fussent reçus comme tels. Il pensait que c'était l'unique moyen de les em-

pêcher de traiter son royaume en pays conquis. On ne laissa pas de le traiter sur ce pied , et on imposa une contribution, équivalente à une taxe, d'une guinée et demie par tête sur toute la population. Les traités de Fontainebleau furent alors mis de côté ; ils ne furent plus d'aucun usage , si ce n'est comme documents pour l'histoire et preuves matérielles de la démence de la cour d'Espagne et de la duplicité de Buonaparte.

Les royaumes des Algarves et de la Lusitanie du Nord n'eurent de nom et d'existence que dans les actes dérisoires qui les avaient créés , et le prince de la Paix se trouva bientôt lui-même dans une situation à rêver plutôt d'échafaud que de trône.

Le prince des Asturies haïssait le favori de son père. Il s'était formé , autour de Ferdinand , un parti composé d'hommes qui , durant la domination de Godoy , étaient exclus des emplois , et , pour cette raison , n'aimaient pas le gouvernement. Il en était , parmi eux , qui n'avaient nul desir d'une réforme politique , nul amour de la liberté , nul respect pour les antiques et vénérables institutions de leur patrie , si long-temps foulées aux pieds ; ils avaient été élevés dans le despotisme , s'étaient fait des âmes de fer ; mais ils auraient bien voulu être eux-mêmes les ministres de ce despotisme , et s'ils

voyaient l'iniquité des actes de Godoy, c'est parce que c'étaient les actes d'un rival et d'un ennemi. D'autres, au contraire, avaient embrassé les principes de la révolution française, avec toute l'ardeur d'une jeunesse sans expérience : le peu de connaissances qu'ils possédaient, ils les avaient puisées à des sources empoisonnées ; ils étudiaient les écrits des sophistes français avec d'autant plus d'avidité que l'on avait plus de peine à se procurer de pareils livres, et qu'on ne pouvoit les posséder sans danger. Ces écrits avaient pour eux tout l'attrait du fruit volé et mangé en secret. Ainsi, après avoir commencé par la haine de la tyrannie, par le mépris pour la superstition et l'horreur de l'intolérance, on sait trop qu'en fuyant une espèce d'abus, ils tombèrent dans une autre ; la métaphysique de l'école française ne tarda pas à détruire les sentiments vertueux qui l'avaient fait rechercher. Des hommes qui, dans les premières et pures impulsions d'un noble caractère, se fussent sacrifiés pour la délivrance de leur patrie et le bonheur du genre humain, devinrent à la fin, par l'influence d'une philosophie infectée d'égoïsme, de sensualité et d'athéisme, propres à être les souples esclaves du plus infâme usurpateur. Avec ou sans principes, ils suivirent toutes les variations du gouvernement français, constitutionnels avec La

Fayette et Lally-Tolendal, républicains avec Brissot et Condorcet, niveleurs avec Robespierre, et enfin adorateurs de l'empereur Napoléon. Un petit nombre, d'une meilleure trempe, sans avoir de grandes vues de réformes, auraient souhaité de supprimer quelques-uns des abus qui tendaient à affaiblir le gouvernement autant qu'ils pesaient sur les peuples. La haine pour Godoy était le point de ralliement. Quelques-uns ont peut-être appréhendé que, tôt ou tard, Buonaparte ne déposât la dynastie régnante; et ils ont pu croire que l'unique moyen de détourner ce danger était de s'unir avec la sienne; certainement ils virent qu'il n'y avait point de changement possible en Espagne, sans intermédiaire; et que ce point-là gagné, ils pourraient faire disgracier le favori et régner à sa place. Sous l'influence de ses conseillers, Ferdinand écrivit à Buonaparte, pour demander en mariage une princesse de sa famille. Suivit bientôt l'affaire de l'Escurial. Le père et le fils, également trompés par toutes ces manœuvres, en appelèrent tous deux à Buonaparte, et il jouit du plaisir de voir ces dupes trembler de frayeur, avant de tomber dans le filet. Déjà, sous divers prétextes, il avait rempli la péninsule de ses troupes; il devait prendre possession du Portugal, défendre la côte du Sud contre

les Anglais, assiéger Gibraltar et s'emparer de Maroc; car on parlait même de ce projet, et peut-être était-ce le premier pas que l'on se proposait de faire après la conquête de l'Espagne.

Il serait ici déplacé de suivre le détail d'événements aussi récents et aussi connus que la saisie perfide de Saint-Sébastien, de Pampelune, de Figueiras et de Barcelonne, l'insurrection d'Aranjuez, l'occupation de Madrid par Murat, et la déloyauté avec laquelle on sut abuser toute la famille royale.

C'est ainsi que les Bourbons payèrent le prix de leur alliance avec un odieux tyran. Les ressources de l'Espagne avaient été si long-temps, toutes entières, à la disposition de Buonaparte, que si cette contrée se fût soumise à cette usurpation, il n'en fût résulté, pour les intérêts des autres puissances, qu'un simple changement de nom. L'Angleterre aurait pu considérer cet événement sous ce point de vue; il lui importait peu que ce fût Charles ou Joseph qui agît, comme lieutenant de Buonaparte, à Madrid, mais, sur les colonies espagnoles, l'effet pouvait en être très important. Comme l'Angleterre avait acheté (bien cher) quelque connaissance de l'état et de la disposition de ces colonies, on prépara une expédition contre une partie de l'Amérique espagnole, et sir Arthur Wellesley

en reçut le commandement. Les troupes se rassemblèrent à Cork. Avant qu'elles pussent se mettre en mer, les événements du 2 mai (1808) changèrent leur destination, et le sort de l'Europe. Ce jour-là, on vit se révolter, contre l'armée de Murat, le peuple de Madrid, également exaspéré par la fourberie avec laquelle on avait enlevé son prince, et par l'insolence d'un tyran étranger, qui prétendait établir sur eux un autre étranger parvenu. Le résultat immédiat fut tel qu'auraient pu le prédire les sots et les lâches : les insurgés furent défaits et massacrés ; mais les effets ultérieurs ont depuis répondu pleinement aux espérances des esprits héroïques, qui s'étaient enflammés dans cette journée. Si jamais le sang des martyrs n'avait été répandu avec plus de profusion, jamais aussi cette sainte semence n'a produit une plus abondante moisson. La mousqueterie faisait tomber les habitants par pelotons dans les rues ; ils étaient passés à la baïonnette dans leurs propres maisons ; et quand le carnage de ceux qui résistaient et se faisaient poursuivre, eut enfin cessé, on érigea un tribunal militaire pour continuer la boucherie avec les formes de la justice, si cruellement outragée. Durant plusieurs jours consécutifs, des groupes de trente et quarante personnes à la fois furent conduits au Prado, à la Puerta del Sol,

à la Puerta de Saint-Vincent, à l'église de Notre-Dame de la Soledad, lieux les plus publics de Madrid; et là, on les fusillait, en présence de leurs concitoyens, de leurs amis, de leurs femmes, de leur parents et de leurs enfants! Qu'on n'oublie pas le massacre de Madrid, dans l'arrangement définitif avec Murat! Disons-le, c'est à Naples, et non à Buenos-Ayres, que Ferdinand eût dû envoyer ses armées. Malheur aux princes et aux nations qui pardonnent ou négligent de pareils outrages! Une circonstance remarquable de cette époque, c'est que le brigand qui présidait ce tribunal militaire, et dirigeait ces exécutions en gros, était le général Grouchy, nouvellement nommé maréchal de Buonaparte, son digne instrument et son fidèle serviteur. L'impulsion de ce mouvement de Madrid fut ressentie comme une secousse électrique, par toute la péninsule. Les Espagnols et les Portugais s'élevèrent simultanément contre leurs oppresseurs. Sans gouvernement, sans chef, sans armées, sans concert, ils osèrent attaquer la puissance militaire la plus formidable qui eût jamais existé, une puissance parfaitement organisée, avec tous ses moyens prêts, et qui tenait dans ses mains le gouvernement et les capitales des deux royaumes, occupait les forteresses, et se trouvait actuellement maîtresse

des deux pays. Il n'y avait alors qu'une seule nation sur laquelle ces deux peuples pussent jeter les yeux, pour obtenir du secours. Le Portugal était attaché à l'Angleterre, par les liens d'un commerce intime et amical dont l'origine remontait à celle de son existence comme royaume.

Les Espagnols étaient en guerre avec nous ; mais ils connaissaient aussi le caractère anglais, et invoquèrent l'Angleterre comme l'alliée naturelle et sûre de quiconque s'engageait dans une cause si juste et si sacrée. « Jamais, dit l'éloquent Wordsworth, cet esprit social, qui distingue et rapproche les individus de notre espèce, ne fut plus entièrement senti ; jamais le pouvoir irrésistible de la justice ne parut avec plus d'éclat, que lorsque les nations Britannique et Espagnole, par un mouvement semblable à celui de deux héros de l'antiquité qui, mettant bas leurs armes et se réconciliant sur-le-champ de bataille, se défont de leurs inimitiés et voient dans les bras l'une de l'autre. Elles célébrèrent ce retour d'amitié non par les fêtes de la paix, mais en bravant, serrées l'une contre l'autre, les mêmes dangers et partageant les mêmes affections avec le dévouement de la plus parfaite confraternité. Un énergique appel avait été fait à la sensibilité généreuse du peuple Anglais, et il y répondit partout. Tout-à-coup la

guerre qui, jusqu'alors, avait été soutenue avec fermeté, mais sans objet et sans qu'on en pût prévoir le terme, prit un nouveau caractère. Nous ne songeâmes plus seulement à notre propre défense, uniquement attentifs à parer les coups de l'ennemi, quand il lui plairait de frapper; nous cessâmes de raisonner sur la possibilité de l'invasion de l'Irlande ou de l'Angleterre, et d'élever des ouvrages et des fortifications sur nos rivages. A cet état languissant et sombre, succédèrent l'action et l'entreprise, l'ardeur et l'enthousiasme, l'espérance et la joie, l'espérance héroïque et la joie fortifiée de tous les bons principes et ennoblie par tous les sentiments généreux. Enfin une résistance nationale s'était élevée contre cette tyrannie de fer! enfin avait retenti le cri de la liberté! Les jeunes gens jugèrent, par leur propre émotion, quelle part leurs pères avaient prise au deuil de la révolution française; ceux qui, ayant perdu les espérances que donne le premier âge, sentaient déjà toute leur vivacité s'éteindre sous les glaces de la vieillesse, se ranimèrent: on eût dit qu'il leur avait été donné de voir naître une seconde fois pour eux le printemps de la vie. On vit même, pour un temps, suspendu cet esprit de parti, la peste de nos conseils et la honte du nom anglais, et le cri général fut que l'on prît les mesures les

plus promptes et les plus vigoureuses pour secourir les Espagnols et les Portugais, dans la lutte qu'ils avaient si glorieusement commencée.

L'expédition de Cork étant prête, sir Arthur Wellesley reçut l'ordre de faire voile pour la Corogne, où il devait communiquer avec la junte de Galice, et agir suivant la direction des circonstances. Le général Spencer était prévenu de venir le joindre de Gibraltar, et être suivi de nouveaux renforts, aussitôt qu'on pourrait les tenir prêts. Sir Arthur mit donc à la mer; et, le 20 juillet, il arriva à la Corogne, où il reçut la nouvelle de la défaite que Cuesta et Blake venaient d'essuyer à Médina del Rio-Seco. C'était un de ces revers auxquels on devait s'attendre dans une guerre aussi irrégulière. Sans en avoir l'ordre, les soldats avaient marché contre l'ennemi au premier bruit de son approche; les officiers avaient suivi le mouvement des soldats, et le général s'était efforcé de diriger cette aveugle impatience, quoique dans l'impossibilité réelle de se faire entendre. Les Espagnols furent donc nécessairement défaits par un ennemi peu ou point inférieur en nombre, mais qui, avec une forte cavalerie, avait l'avantage d'un terrain plat. Ils déployèrent cependant un grand courage; et Blake, en couvrant leur retraite, donna de magnifiques espérances de ses

talents militaires. Les Français usèrent de leur victoire avec cruauté, et commirent ensuite les plus affreux excès. Ils étaient commandés par Lasalle, officier qui, en Égypte, avait été à l'école de pareilles atrocités. C'était cet homme dont la division, rencontrant seize traînards de l'armée de sir John Hope, les tailla en pièces de sang-froid; noble exploit dont Buonaparte se vanta. Les Galiciens n'avaient pas été le moins du monde découragés par cet échec. Lorsque les Anglais leur offrirent leur assistance, ils assurèrent sir Arthur qu'ils n'avaient pas besoin d'hommes, et que son armée ne pourrait être plus utilement employée qu'à poursuivre Junot et à délivrer le Portugal de l'ennemi. Ils représentèrent la force de l'ennemi comme n'excédant pas quinze mille hommes, et dirent que les Portugais avaient déjà rassemblé une armée de dix mille hommes à Porto.

L'expédition se dirigea sur Porto; et sir Arthur, après une conférence avec l'évêque, laissant les transports, alla conférer avec l'amiral Cotton qui commandait sur le Tage. Il était impossible d'y effectuer un débarquement; la barre, la forteresse, et l'escadre russe sur la rivière, auraient rendu l'entreprise trop périlleuse, quand bien même elle n'eût pas eu lieu à la vue d'un ennemi supérieur. Péniche était

occupé par l'ennemi , et il n'y avait pas de point plus proche que Mondégo, pour effectuer le débarquement : ce point fut donc choisi, et sir Arthur, ayant envoyé des instructions au général Spencer pour l'y joindre, y rassembla ses transports le 30. Là, il reçut des dépêches de l'Angleterre qui l'informaient qu'un renfort de cinq mille hommes, sous le général Ludlow, était en route, et que plus de six mille les suivraient, sous sir John Moore : ce général était son officier supérieur. Mais sir Hew Dalrymple devait venir de Gibraltar prendre le commandement en chef, et le commandement en second était destiné à sir Harry Burrard. Cependant il avait encore le temps de porter le coup avant que leur arrivée l'obligeât de surseoir, et rien ne pouvait être plus favorable que les nouvelles d'Espagne. L'escadre française, à Cadix, était tombée au pouvoir des Espagnols, et Dupont, avec toute son armée, était fait prisonnier en Andalousie. Buonaparte n'avait jamais reçu un pareil coup ; la perte des hommes était à la vérité facilement réparable, mais la réputation de ses armées en souffrait ; les invincibles avaient essuyé un affront ; le charme qui paralysait les nations était rompu ; une autre semblable catastrophe pouvait soulever le nord de l'Europe et le porter à suivre l'exemple de la

Péninsule : et qui préserverait Junot du sort de Dupont ? C'est avec cette perspective que sir Arthur Wellesley, après sa jonction avec le général Spencer, se mit en marche de Coïmbre vers Lisbonne.

La disposition des Portugais était excellente. Les événements de leur insurrection contre les Français furent peu connus dans le temps, et n'ont été détaillés dans aucune langue, excepté dans la leur. Ce fut un mouvement général et simultané du peuple, que, dans toutes ses circonstances, sir Arthur Wellesley estimait même plus extraordinaire que celui pour lequel les Espagnols ont mérité et obtenu un intérêt et une admiration universelle ; il fut excité par de beaucoup plus grands désavantages ; et, tandis que les Anglais étaient sur la côte, un détachement de l'ennemi ravageait Alemtejo ; sous les ordres du général Loison, homme qui, dans une armée infâme pour ses excès, se distinguait par la soif du pillage et du sang. Le 29 juillet, il saccaga la ville d'Evora ; et, dans le carnage qui s'ensuivit, les prêtres furent désignés comme des objets particuliers de vengeance, et pourchassés comme des bêtes fauves. Partout où Loison passait, ses soldats avaient pleine licence de brûler, de piller et de détruire ; mais ces cruautés ne servaient qu'à comprimer les peu-

ples en sa présence, et les laissait plus avides et plus insatiables de vengeance. Cet esprit était si général, et les précautions si bien prises par les gouverneurs de Coïmbre et de Pombal, que les Français n'eurent long-temps que de faibles renseignements sur les troupes anglaises. Cependant, au premier bruit, le général français partit d'Alemtejo, et, traversant le fleuve, il prit position entre Thomar et Santarem; et Laborde, qui avait la réputation d'être le meilleur officier de cette armée, ayant sous lui les généraux Thomières et Brennier, entra dans Alcobar avec un fort détachement, et poussa ses avant-postes jusqu'à Aljubarrota. L'ennemi connaissait parfaitement le pays; sur ce point, il était toujours aussi bien instruit que nous le fûmes constamment peu. Il recula à l'approche des Anglais, et se posta sur les hauteurs de Rolissa (1), village éloigné d'Obidos d'environ deux lieues vers le sud, et remarquable comme le premier endroit où les Anglais et les Français

(1) On écrit ordinairement ce mot *Roleia*, mais c'est par erreur : *Roliça* ou *Rolissa* est le vrai nom; on trouve le premier dans les ouvrages de topographie portugaise; mais le dernier est employé par José Accursio das Neves, l'historien de cette première invasion, et il est préférable dans notre langue, parce qu'elle n'a point un caractère tel que le ç souscrit.

se trouvèrent en présence dans la guerre de la Péninsule. Laborde avait environ cinq mille hommes ; on attendait Loison, avec une force égale, pour le soir du 17. Sir Arthur en fut informé, et attaqua le matin. L'ennemi avait bien choisi le terrain : c'étaient des défilés étroits et des hauteurs d'un difficile accès. On fit des dispositions pour tourner sa gauche, par une colonne de douze cents Portugais, et sa droite par le major-général Ferguson qui avait aussi à observer les mouvements de Loison ; mais la principale attaque se fit hardiment sur le front redoutable de la position, où la plus forte colonne pouvait, à l'abri de quelques oliviers et de quelques liéges, s'avancer et se déployer sans beaucoup de perte. Il n'y avait d'autre chemin qu'une ravine profonde, creusée par les pluies, couverte de buissons en quelques endroits, en d'autres entrecoupée de rochers, et regardée jusqu'alors comme impraticable, si ce n'est pour les chèvres. Le milieu du terrain parut être le pas le plus difficile, et les assaillants y essuyèrent leurs plus grandes pertes ; car, vers le sommet de ce pas, il y avait une petite ouverture, en forme de coin, qui, au point le plus proche des Anglais, était couverte de myrtes, d'arboisiers, et de tous ces autres arbustes qui rendent si belle et si riante cette partie presque sauvage

du Portugal. Là , les Français mirent en embuscade des tirailleurs , et le colonel Lake y conduisit son régiment , au lieu d'envoyer en avant reconnaître le terrain et l'ouverture du défilé. Les Français laissèrent entrer le régiment à moitié , et firent feu , dès qu'il se fut formé en étroite colonne. Le colonel Lake périt. On perdit beaucoup de monde ; mais les soldats poussèrent en avant , et se rendirent maîtres du passage. Le vingt-neuvième et le neuvième régiment se trouvèrent un temps considérable dans cette position sans être soutenus , et l'ennemi les chargea trois fois , mais fut toujours repoussé.

Après une action qui commença à neuf heures du matin , et ne finit qu'à cinq de l'après-midi , il se retira avec un ordre admirable d'une position difficile , ne perdant aucun des avantages qu'offrait le terrain ; et ce n'était pas le moindre que les Anglais fussent hors d'état de profiter de leur supériorité numérique , le nombre de leurs troupes , alors engagées , étant fort au-dessous de celui des ennemis qu'ils défirent. Les Français firent des efforts répétés pour recouvrer ce qu'ils avaient perdu ; et quand cet espoir les eut abandonnés , ils effectuèrent leur retraite en bon ordre ; car il ne fut pas possible de les poursuivre , sir Arthur Wellesley manquant de cavalerie , et les troupes et le canon ne pouvant

être transportés dans le défilé. Notre perte n'alla pas à cinq cents hommes tués, blessés et égarés. On croit que celle des Français fut triple; et de cinq pièces de canon, ils en eurent trois de prises. La bataille, quoique peu importante et pour la massé des forces et pour les conséquences, intéresse comme la première de cette longue lutte. Dans ce coup d'essai, les Anglais firent reconnaître cette supériorité qui peut donner la mesure de la valeur nationale, qu'ils soutinrent dans tous les engagements, depuis cette journée jusqu'à celle où ils achevèrent leur carrière triomphante sous les murs de Toulouse.

Le jour même de la bataille de Rolissa, les Portugais, par une entreprise conduite avec autant de bravoure que de bonheur, reprirent l'importante place d'Abrantès, où Loison avait laissé une garnison de deux cents hommes. Ce général, et Laborde, s'étaient portés en arrière pour joindre la principale force des Français, que Junot rassemblait aux environs de Torres-Vedras. Junot avait laissé trois à quatre mille hommes dans Lisbonne, sous le général Travot. Il se trouvait dans cette armée française trois officiers de marque, qui se distinguaient en n'insultant *point*, ne maltraitant *point*, ne pillant *point* les habitants; Travot, Charlot et Bren-

nier. Les Français commençaient alors à sentir que la réputation est de quelque prix, et Junot, dans les proclamations qu'il répandit à son départ de Lisbonne, parle des vertus qui avaient valu au général Travot l'amitié des habitants de Cascaes et d'Oeyras. Ces pièces, à d'autres égards dans le style des Français, ont un degré de moins de leur arrogance ordinaire.

« Vous avez été tranquille jusqu'à présent, dit Junot au peuple de Lisbonne; il est de votre intérêt de continuer à l'être. Ne vous souillez point d'un crime affreux dans un moment où, sans que vous couriez aucun risque, le sort des armes va décider par quelle puissance vous devez être gouverné. Réfléchissez aussi sur les intérêts des trois nations, qui maintenant se disputent la possession de Lisbonne. La prospérité et la gloire de cette cité et du royaume, sont ce que désirent les Français, parce que c'est l'intérêt et la politique de la France. L'Espagne souhaite d'envahir le Portugal, et d'en faire une de ses provinces, pour devenir ainsi maîtresse de toute la Péninsule. Et l'Angleterre veut vous gouverner, afin de détruire votre port et votre marine, et arrêter les progrès de votre industrie nationale. Les Anglais sont jaloux de la magnificence de votre port; ils ne peuvent souffrir de le voir si près d'eux, et n'espèrent point

le conserver. Ils savent qu'une nouvelle armée française a passé vos frontières, et que, si elle ne suffit pas, une autre la suivra; mais, en attendant, ils voudraient détruire vos établissements maritimes; ils voudraient causer la ruine de Lisbonne: c'est là leur but, l'objet de leurs desirs. Ils n'ignorent pas qu'ils ne peuvent se maintenir sur le continent; mais quand ils peuvent détruire les ports et la marine des autres puissances, alors ils sont contents.»

Vraisemblablement de pareilles assertions étaient peu capables d'en imposer à un peuple qui savait que Lisbonne avait été un des ports les plus florissants de l'Europe, avant que les Français ne missent le pied dans le Portugal, et que, depuis le moment de leur entrée, cette ville n'avait éprouvé qu'oppression, extorsions, privations, misère et ruine. Junot crut sans doute plus facile d'abuser ce peuple, en le prenant par les préjugés religieux. « Quel déshonneur pour les Portugais, dit-il, d'appeler à leur secours des hérétiques et des Maures ! » Les peuples de la Haute Espagne, considérés de loin, avaient été pris faussement pour des Maures, ou plus probablement représentés comme tels dans des vues d'imposture.

Cependant sir Arthur Wellesley fut informé que les généraux Arkland et Anstruther s'ap-

prochaient de la côte avec leurs brigades ; il se porta sur Viméire , pour protéger leur débarquement. Les plus gros renforts , conduits par sir Henry Burrard et sir John Moore , ayant été retardés par les vents contraires , mirent seize jours à faire le chemin de Portsmouth au cap Finisterre. Leurs instructions étaient de ne point aller au sud de Porto , sans une information préalable. Sir Henry descendit donc dans le sloop le Brazen , avec quelques-uns de ses gens , et , quittant le convoi , alla d'abord au Douro , puis à Mondégo. Il trouva des lettres de sir Arthur qui lui recommandait d'y débarquer ses troupes , et de marcher sur Santarem , pour couper la retraite de l'ennemi dans cette direction ; mais les lettres ajoutaient qu'il leur fallait porter des vivres avec eux , parce qu'on ne pouvait compter sur les ressources du pays. Pesant cette difficulté , et la possibilité du danger de n'être pas en force suffisante pour résister à l'ennemi , s'il se retirait sur ce point avec toutes ses forces , sir Henry Burrard résolut de ne pas suivre cet avis , et continua sa marche vers le sud. C'était le 18 : le lendemain , il eut connaissance de la bataille de Rolissa , et dépêcha un officier vers sir John Moore , pour le diriger sur Mondégo , et l'engager à opérer selon les circonstances et son propre jugement. En

conséquence , sir Moore fut à Mondégo, le 20; mais à peine commençait-il à débarquer , qu'il reçut pour contre-ordre de suivre sir Harry , qui avait changé de vues , et de se porter vers l'embouchure de la Maceira , où il arriva sur le soir du 20. Tandis que les forces anglaises étaient ainsi divisées , Junot avait ramassé ses forces ; lui-même , avec l'avant-garde , vint se poster en-deçà de Torres-Vedras, et le principal corps , sous Laborde et Loison , prit une forte position derrière la ville. Ils couvraient le pays avec leur cavalerie qui montait à près de treize cents hommes ; et tout ce qu'en put savoir sir Arthur , c'est que leur position était excellente , et qu'ils y avaient rassemblé toutes leurs forces. Son plan fut bientôt formé. Sir Charles Stuart (homme dont les rares talents militaires n'ont jamais trouvé un champ assez vaste pour se déployer) avait soigneusement observé cette partie du pays , lorsqu'il commandait les troupes britanniques en Portugal. Il ne lui avait point échappé que , sur ce point , dans le cas d'une sérieuse invasion , le royaume devait être gagné ou perdu. Ses cartes et ses notices topographiques étaient entre les mains de sir Arthur Wellesley. Les Français , ou ne virent pas les avantages que leur offrait le terrain , ou ne crurent pas qu'un système de défense fût praticable de

ce côté , à cause de la disposition du peuple. Sir Arthur prit le parti de pousser , le lendemain matin , son avant - garde jusqu'à Mafra , et de tourner la position de l'ennemi par ce mouvement. Il espérait ensuite entrer dans Lisbonne , en poursuivant l'ennemi dans sa retraite. Il avait couché ce plan par écrit , et donné les ordres pour le mettre à exécution le lendemain , lorsqu'il apprit l'arrivée de sir Harry ; il alla aussitôt à bord communiquer avec lui , et lui expliqua les mesures qu'il avait arrêtées.

Mais le nouveau commandant fut plus frappé des difficultés qu'il y avait à rencontrer , qu'encouragé par le succès qui avait jusqu'alors accompagné les mouvements de l'armée. La force de la cavalerie ennemie , et le manque de cette arme importante , retenaient actuellement les troupes anglaises renfermées dans leurs campements. Plus elles devaient s'éloigner de leurs vaisseaux (dont elles dépendaient étroitement pour les vivres) , plus elles auraient cruellement senti cette infériorité. Les chevaux de l'artillerie n'étaient plus en état de servir : c'étaient des réformes de cavalerie achetées en Irlande ; tous étaient vieux , aveugles , estropiés ; quelques-uns étaient déjà morts de vieillesse , et d'autres , quoique bien nourris , avaient succombé à un travail qui eût été léger pour des chevaux va-

lides. Près d'un sixième avait ainsi péri en route, et, de ceux qui restaient, beaucoup ne valaient pas le fourrage qu'ils consumaient. Dans cet état de choses, la décision qu'il fallait prendre parut à sir Harry Burrard très sérieuse dans ses conséquences; et si l'armée venait à être arrêtée dans sa marche, il lui semblait impossible de calculer les malheurs auxquels elle se trouverait exposée. C'est pourquoi il était d'avis qu'on attendît la division de sir John Moore. Sir Arthur représenta qu'il devait s'écouler au moins dix jours avant que ces troupes pussent débarquer et fussent en état d'agir à Viméiro. La situation des deux armées les mettoit l'une et l'autre dans la nécessité d'attaquer; si les Anglais avançaient, ils auraient l'avantage d'agir offensivement: suivant sa manière de voir, ils pourraient gagner Mafra avant d'en venir à un engagement général: arrivés sur ce point, ils tourneraient la position des Français et viendraient plus tôt en avant de Lisbonne, sur un terrain qu'il connaissait si bien qu'il souhaitait d'en faire le théâtre de l'action. Ses représentations furent sans effet; l'adjutant-général B***, le général Clinton, et le colonel Murray, quartier-maître-général, partagèrent l'opinion de sir Harry Burrard. Les ordres que sir Arthur Wellesley avait donnés pour aller en

avant le lendemain, furent en conséquence révoqués. Mais l'événement justifia en partie l'opinion de ce général ; il avait avancé que la bataille ne pouvait se reculer, et, comme il s'y attendait, Junot amena le lendemain matin toutes ses forces pour attaquer notre armée, avant qu'elle reçût de nouveaux renforts.

Ainsi on laissa l'ennemi maître de choisir le lieu, le moment et le genre de l'attaque. Il profita pleinement de l'avantage ; car il employa la totalité de ses forces contre la moitié de l'armée anglaise. Il y avait en mouvement environ quatorze mille Français et seize mille Anglais ; cependant ceux-là en vinrent aux mains, avec une supériorité de près de deux contre un. Pour un général moins actif, et pour des troupes moins bien déterminées, cette rencontre eût été fatale ; mais l'habileté du général fut merveilleusement secondée par la bravoure des officiers et des soldats. Les intentions de l'ennemi furent devinées à chaque mouvement, les troupes portées avec une célérité extrême quand et où il était besoin, et le cœur, et le bras, et la baïonnette firent le reste. Partout où les Français attaquèrent, ils furent repoussés ; partout où ils furent attaqués, ils donnèrent passage. Cependant c'étaient de braves ennemis ; et s'ils ne se fussent point souillés par des crimes, ils

mériteraient, pour leur bravoure, d'être cités avec admiration. Une charge qu'ils firent sur la brigade du major-général Ferguson, vivra long-temps dans la mémoire de ceux qui en furent les témoins : elle se fit à la baïonnette, et c'était la fleur de l'armée ennemie. Ils s'avancèrent d'un pas délibéré vers le point capital de l'action, et, en un instant, leur ligne toute entière fut taillée en pièces ; tant la supériorité de la valeur anglaise était décisive, quand elle se trouvait mise à cette dernière épreuve. Plus de trois cents des grenadiers français furent trouvés morts sur la ligne où ils avaient été conduits. Entre plusieurs beaux traits que l'on a conservés, comme s'étant passés dans cette action, en voici un du général Anstruther. Durant la chaleur du combat, un des aides-de-camp de sir Arthur Wellesley vint lui dire que l'on allait envoyer à son secours un corps de troupes ; il répondit : « Monsieur, je ne suis pas pressé, et je n'ai pas besoin de secours ; je bats les Français, et je suis en état de les battre partout où je les trouverai. » Avant que l'action commençât, sir Harry Burrard, avec sa suite, quitta le vaisseau : on entendit le feu, aussitôt qu'il fut sur le rivage, et les armées étaient chaudement engagées quand il atteignit les hauteurs. Il trouva sir Arthur, qui lui dit, en peu de mots, quelles

mesures il avait prises pour défaire l'ennemi. Le nouveau commandant avait trop le sentiment de l'honneur pour se mêler de l'opération ; et, approuvant toutes les dispositions, il pria sir Arthur de poursuivre comme il avait commencé. Mais quand les Français furent battus à la gauche, sir Arthur vint à lui, et lui dit que c'était le moment d'avancer ; que l'aile droite devait marcher sur Torres Vedras, et la gauche poursuivre l'ennemi battu. Ce mouvement avait pour but de couper à Junot la route la plus courte de Lisbonne, et de l'obliger de prendre un circuit par le chemin d'Alenquier, dans tout le découragement et le désordre d'une défaite. Il y avait, dans le camp, des munitions en abondance pour une autre bataille, et des provisions pour douze jours. Mais, ni les représentations faites avec la chaleur si naturelle en de tels moments, ni la victoire qu'il avait devant les yeux, ne purent porter le commandant à se départir de sa première opinion. L'idée de la responsabilité était venue, comme un brouillard du Nord, saisir et glacer ses esprits : il répliqua qu'il ne voyait pas de raison de changer de vues ; que les mêmes motifs qui l'avaient déterminé la veille à attendre des renforts, avaient toujours le même poids. Dans ce moment, l'ennemi se retirait en grand désordre, et complètement

découragé par sa défaite; mais on laissait perdre, et sans retour, une si belle occasion. Sir Arthur, à qui le sentiment de l'obéissance militaire ne permettait pas d'agir, comme faisait Nelson, selon son propre jugement qui était le meilleur, cacha l'amertume de ses pensées sous une apparence de légèreté; et, se tournant vers un de ses officiers, dit: « Eh bien! nous n'avons plus rien à faire que d'aller tuer des perdrix rouges; » espèce de gibier dont ce pays abonde.

Telle fut la triste et impuissante conclusion de la bataille de Vimeiro, qui, si on eût agi comme le souhaitait sir Arthur Wellesley, aurait mis l'armée française à la merci des vainqueurs, et les Portugais en état d'obtenir quelque justice des brigands qui les avaient traités d'une manière si infâme, et eût donné à l'Europe un exemple signalé. Dans la matinée du lendemain de la bataille, arriva sir Hew Dalrymple. Les Français s'étaient aperçus que les Anglais ne savaient pas profiter de l'avantage qu'ils avaient remporté. Ils supposèrent qu'il serait facile de traiter avantageusement avec des hommes qui semblaient si peu sentir leur force: aussi proposèrent-ils des conditions qui furent acceptées, peut-être avec autant d'étonnement de leur part, que de surprise et d'indignation de la part de la Grande-Bretagne. D'après ces

conditions , les Français devaient évacuer le Portugal , et repasser en France avec leurs armes , artillerie , bagages et effets , et demeurant libres de servir dans la suite. La flotte russe , sur le Tage , était tenue en dépôt par les Anglais , jusqu'à six mois après la paix conclue entre l'Angleterre et la Russie : à cette époque seulement , les vaisseaux devaient être restitués , mais les équipages allaient être aussitôt transportés chez eux dans des bâtiments anglais. Il fut même convenu que la flotte sortirait du Tage , sans être inquiétée ; mais l'amiral sir C. Cotton refusa de ratifier un pareil article. Certes , il est plus facile de concevoir comment eut lieu cette mémorable convention , que de la justifier. Quand le commandement était à un général le matin , le soir à un second , et le lendemain à un troisième , il ne pouvait y avoir unité de vue , ni , par conséquent , stabilité dans la conduite. Sir Hew débarqua dans une ignorance absolue de l'état de l'armée , de l'ennemi , et du pays. Sir Harry n'était guère mieux instruit que sir Hew ; et sir Arthur Wellesley , qui seul était au fait de toutes les circonstances , avait vu son opinion rejetée , quand le vent de la fortune soufflait en poupe. On supposera sans peine , qu'après avoir vu manquer une si belle occasion , il dut éprouver un certain degré d'indiffé-

rence pour les mesures subséquentes, qu'il n'avait pas le droit de contredire, et dont il n'était pas responsable. On mit un retard extraordinaire à envoyer en Angleterre la nouvelle de ces événements. Le premier avis en vint de la junte d'Oviédo. Ce délai porte à supposer, dans le commandant, une secrète appréhension que ce qu'il avait à communiquer, ne fût pas reçu avec joie : on n'a pas coutume de perdre de temps, pour dépêcher le porteur d'une bonne annonce.

Qui n'a pas encore présente à la mémoire la manière dont fut accueillie la nouvelle de la convention de Cintra ? Un cri d'indignation s'éleva de toutes les parties du royaume, tel que l'on en avait rarement entendu. Il n'avait rien de commun avec l'esprit ou les vues de parti : c'était la pure expression des vrais sentiments bretons. Les belles espérances de la patrie avaient été détruites en un instant, comme les fleurs du printemps par un soudain retour de froidure.

Notre honneur et les intérêts de nos alliés avaient été sacrifiés ; nous nous étions attendus au triomphe de la justice et des bons principes autant qu'à celui de nos armes ; et nous avons eu la douleur de voir ces nobles objets oubliés, méprisés, et avons perdu follement, par la négociation, tout ce que nous avons gagné avec l'épée.

LIVRE III.

IL n'est pas nécessaire de nous arrêter sur le triste sujet que nous venons d'exposer ; mais nous devons donner un court aperçu des événements qui arrivèrent en Espagne , tandis que sir Arthur Wellesley , rappelé en Angleterre , y était retenu pendant les procédures de la cour d'enquête sur la convention de Cintra. Divers succès avaient suivi la reddition de l'armée de Dupont. Palafox avait été tiré de Saragosse , après une des plus glorieuses luttes dont l'histoire ait jamais fait mention : Moncey avait été défait dans une tentative sur Valence ; et en Catalogne , les Français , après de vains efforts pour étendre leur autorité usurpée , se trouvaient confinés dans les murs de Barcelone. Une junte centrale et suprême avait été formée avec le concours de toutes les autorités locales. Joseph Buonaparte , nommé roi d'Espagne et des Indes par son frère , et qui , sous ce titre , était arrivé à Madrid , jugea nécessaire de se retirer dix jours après , prenant soin de piller le palais et d'emporter les bijoux de la couronne. Le gouvernement légitime était maintenant installé à

Aranjuez, et l'on faisait, sur un plan d'une grande étendue, des dispositions pour achever l'ouvrage si heureusement et si glorieusement commencé. Les Français avaient, à cette époque, en Espagne, environ soixante mille hommes, qui occupaient un pays bien défendu, ayant l'Ebre au front, la rivière d'Aragon sur la gauche, et la baie de Biscaye sur la droite. Les Espagnols mirent sur pied trois armées, dans l'espoir de les chasser : celle de la droite, ou l'armée de l'Est comme on l'appelait, sous Palafox le libérateur de Saragosse ; le centre sous Castanos à qui la délivrance de l'Andalousie avait valu une juste popularité ; et la gauche, ou l'armée de l'Ouest sous Blake porté au commandement par la réputation qu'il avait acquise à la bataille de Rio-Seco. La force nominale de ces armées était de cent trente mille hommes ; mais il n'est pas probable qu'à aucune époque l'effectif se soit élevé à plus de la moitié de ce nombre. L'armée espagnole, avant cette révolution, était tombée dans une affreuse indiscipline ; et, durant les révolutions, la discipline est la dernière chose qu'apprenne le soldat. A la vérité, Blake avait avec lui dix mille hommes, qui, sous leur commandant le marquis de Romana, avaient été ramenés du Danemarck, d'une manière aussi bien conçue qu'adroitement exécutée. C'étaient

de bonnes troupes ; mais , excepté celles-là , les armées espagnoles se composaient de nouvelles levées , ou de gens qui ne connaissaient que leur misérable et dégoûtante routine de service : les officiers manquaient également d'expérience. Dans la première effervescence de patriotisme , les autorités légales avaient pris sur elles de distribuer des commissions ; elles abusèrent bientôt de leur pouvoir en les accordant à leurs amis et à leurs créatures , sans aucun égard au mérite et aux talents. Une multitude d'hommes braves , hardis , patients , dévoués à leur pays , et détestant le perfide ennemi avec toute la force d'une haine nationale et religieuse , s'offraient d'eux-mêmes ; mais quand tout le monde était prêt à s'instruire , il n'y avait personne pour enseigner. Le commissariat espagnol , toujours mauvais , était alors en un si déplorable état , que les armées pouvaient à peine être contenues. Des hommes qui , dans l'activité du service , supportaient sans murmures les plus fréquentes privations , n'étaient pas si patients quand ils se trouvaient dans leurs quartiers , dépourvus des choses nécessaires ; ils croyaient éprouver un traitement injurieux ; et , agissant comme si le contrat entr'eux et leur gouvernement était dissous , ils ne se faisaient point scrupule d'abandonner leurs régiments et de retourner dans leurs foyers ; car , dans le bouleversement

général, il restait à peine une ombre de loi. Le remède à ces maux se présentait de soi-même : c'était de réorganiser l'armée, avec le secours des officiers anglais. Mais il faut se ressouvenir qu'à cette époque, l'armée anglaise ne jouissait pas de cette réputation qu'elle s'est donnée durant la guerre de la péninsule. Plusieurs expéditions, mal dirigées de notre part, avaient trop aidé les Français à persuader aux nations du continent que nous n'étions pas un peuple militaire, et qu'ils nous étaient aussi décidément supérieurs sur terre que, de leur aveu, nous l'étions à leur égard sur mer. D'ailleurs les Espagnols, proverbialement qualifiés de peuple à grands sentiments, étaient enflés de leurs premiers succès, et auraient regardé une telle mesure comme une dégradation. La confiance qu'ils avaient dans l'étendue et la nature du pays, dans l'esprit national, dans la bonté de leur cause, et leur ancien nom ne leur permettait pas d'envisager comme une chose possible qu'ils fussent subjugués par les Français. On pourrait regarder cette confiance comme aussi aveugle, aussi peu raisonnée que leur foi à Saint-Jago et à Notre-Dame de Pillar ; mais elle était enracinée dans leurs âmes. Elle les exposa souvent à des pertes, à des dangers et à des défaites, toutefois en les préservant toujours du découragement ; et, dans une

pareille lutte, la persévérance était sûre d'obtenir à la fin l'avantage.

Cependant, Buonaparte n'était pas demeuré oisif. Son premier soin avait été de tenir le peuple français, aussi long-temps que possible, dans l'ignorance des événements qui avaient eu lieu en Espagne. Une marque curieuse de sa frayeur de l'opinion publique sur cette nouvelle guerre, où il allait envelopper la France, uniquement pour son ambition personnelle, c'est qu'il fit alors répandre le bruit que le roi d'Angleterre était mort, et que le premier acte du prince de Galles avait été le changement des ministres, comme préparatoire à celui du système politique de la Grande-Bretagne. Il s'était attendu à frapper de terreur les Espagnols; mais, après la capture de la flotte, la reddition de l'armée de Dupont, et la défaite signalée de Lefèvre à Saragosse, il vit qu'il fallait de grands efforts pour étouffer l'insurrection. Avant d'y parvenir, il était nécessaire de s'assurer des puissances continentales: c'est pour cela qu'il eut à Erfurt une conférence avec l'empereur de Russie, qui se termina par l'offre insidieuse de faire la paix avec l'Angleterre; mais son principal objet était de s'assurer l'alliance de la Russie, en cas d'attaque de la part de l'Autriche. Ce n'est qu'après avoir achevé tous ces préparatifs, que Buona-

partie jugea convenable de publier un rapport des affaires d'Espagne, composé, selon son style ordinaire, de mensonges et de fausses représentations des choses. On affirmait, dans cet écrit, que les propriétaires, les hommes éclairés, et le haut clergé, étaient tous animés du meilleur esprit; mais que la faction anglaise, qui avait toujours été très active dans les ports de mer et à Madrid, avait pris avantage des circonstances, et qu'enfin l'Angleterre était parvenue à former une insurrection, en séduisant les moines et l'inquisition. On y rapportait exactement les excès commis par les habitants, dans leur frayeur d'être trahis, et l'indignation qu'avait produite le massacre de Madrid: à cet égard, cette pièce était vraie, et rien de ce genre n'y était omis: On ne faisait aucune mention de la perte des vaisseaux, à Cadix; on annonçait que Saragosse avait été totalement détruit par les mines, par le bombardement et le feu. Mais il n'était pas dit que les Français avaient été contraints de lever le siège. Le seul revers avoué était la capture de Dupont; et cet événement était présenté comme très important, en ce qu'il encourageait les insurgés: l'avis que les Anglais menaçaient la côte de Galice, et la chaleur de la saison qui n'était pas favorable pour des mouvements rapides, étaient donnés comme ayant engagé le roi (Joseph Buonaparte) à cou-

centrer ses troupes, et à les placer dans un pays moins brûlant que les plaines de la nouvelle Castille, où elles pouvaient trouver à la fois un air plus doux et une eau plus saine. En somme, selon le rapport, la principale armée avait été détruite à Rio-Seco, et le corps des insurgés méritait à peine d'être mis en ligne de compte : les hommes de bon sens voyaient, avec chagrin, que l'Angleterre avait réussi à exciter une guerre civile au cœur de l'Espagne ; mais l'issue n'en pouvait être douteuse ; et tout ce que les papiers anglais avaient publié sur ces événements, était faux et absurde. Buonaparte avait si complètement réussi à n'en laisser parvenir aucune connaissance dans les contrées de sa domination, que sa grande armée d'Allemagne, comme il l'appelait, ayant passé alors en Espagne, ne sut rien de tout ce qui était arrivé, avant d'être dans le pays, et apprit des Français, sur les lieux mêmes, le sort de Dupont et de Junot, et les autres disgrâces et pertes que l'on avait essuyées. Ils apprirent toutes ces choses avec étonnement, mais l'impression fut passagère. « Nous pensions, dit M. Rocca, aller à une facile expédition, qui serait bientôt terminée ; vainqueurs des Allemands, nous n'imaginions pas que rien pût nous résister désormais. »

Une des raisons alléguées par les généraux an-

glais , pour accorder à Junot des conditions si favorables , avait été de mettre de suite l'armée anglaise en état de coopérer avec les Espagnols : un des effets de cette convention fut, au contraire, de retarder cette coopération ; les transports qui eussent porté les troupes anglaises sur les lieux, où elles eussent pu agir avantageusement avec les Espagnols , étaient employés à reconduire les Français dans leur pays : ainsi la marche de ceux-ci ne fut point arrêtée, et ils devaient être bientôt prêts à agir de nouveau contre nous. La convention de Cintra fut signée le 30 août ; dans le même mois , on avait résolu d'envoyer l'armée anglaise dans le nord de l'Espagne ; mais ce ne fut que le 6 octobre que sir John Moore reçut sa nomination au commandement , et l'ordre de former sa jonction en Galice , ou dans la province de Léon , avec quinze mille hommes qui étaient envoyés à la Corogne , sous sir David Baird. On ne perdit point de temps alors à faire les préparatifs et à prendre les renseignements nécessaires sur les localités ; mais on en avait déjà tant perdu auparavant, que sir John Moore, avec son avant-garde , ne parvint à Salamanque que le 15 novembre. Avant d'entrer dans cette ville , il apprit que l'armée d'Estramadure ou de réserve , sous le comte de Belvédère , avait pris la route de Burgos. Buonaparte avait bien mis à

profit le loisir qu'on lui avait donné. Les troupes anglaises étaient à peine en marche dans le Portugal, qu'il avait commencé ses opérations. Son premier objet était de détruire l'armée de Blake, sans laisser aux Anglais le temps de l'appuyer. Cette armée eut un succès dans la première action ; jamais soldats ne se conduisirent avec plus de bravoure , et n'endurèrent des privations plus multipliées, dues à l'état misérable du commissariat. Ils étaient sans habits , sans souliers , et presque sans vivres , au milieu des montagnes et des neiges de la Biscaye : cependant ils tinrent tête à l'ennemi , sans murmurer. Mais les Français amenaient continuellement de nouvelles troupes , pour remplacer celles qu'ils perdaient ; et c'est ainsi que , par des attaques répétées , et par le nombre bien plus que par la tactique , ils parvinrent à la fin à battre et disperser les meilleures armées espagnoles. Tandis que Lefèvre et Victor étaient occupés de cette manière , Soult et Bessières attaquèrent l'armée d'Estramadure , qui formait le centre de la ligne d'opérations des Espagnols , les armées de Castanos et de Palafox étant alors unies sous le commandement du premier. Cette armée était faible en nombre et n'excédait pas douze mille hommes , pour la plupart nouvelles recrues et volontaires. Parmi ceux-ci étaient les étudiants de

Léon et de Salamanque, jeunes gens du plus noble esprit, qui, presque jusqu'au dernier, se firent tailler en pièces en combattant avec le courage et le dévouement le plus héroïque. Il ne restait que l'armée de la droite: Lasnes et Moncey devaient l'attaquer de front et à sa gauche, tandis que Ney, venant par les hauteurs, lui couperait la retraite. La première partie de ce plan eut un plein effet, par la défaite de Castanos, avec une grande perte, à Tudela; mais Ney, s'arrêtant un jour entier à Soria pour le pillage, ne fut à Agreda qu'un jour après que les débris de l'armée espagnole y étaient passés dans leur retraite.

Sir John Moore était, de tous les généraux de l'armée anglaise, celui qui jouissait de la plus haute réputation: c'était un homme d'un mérite reconnu et d'une valeur éprouvée; infatigable dans le travail, rigoureusement attaché à la discipline et sachant gagner, par la bonté de son cœur, celui de tous ceux qui se trouvaient sous cette discipline. Mais il était d'un caractère mélancolique, et aucune entreprise ne s'offrait à lui sous les riantes couleurs de l'espérance. Les difficultés de sa situation étaient très grandes: il sentait parfaitement la faiblesse et le désordre des armées espagnoles et l'incapacité du gouvernement. Il connaissait moins bien le caractère

de la nation ; et partant de l'apathie où il l'avait vue, il crut que les Français n'auraient guère que la peine de se présenter pour soumettre le pays. « La probabilité, dit-il, dans une lettre à un de ses frères, est que les Français réussissent ; et, s'ils réussissent, c'est parce qu'après le premier effort, on n'aura vu sortir de la nation aucun talent capable de profiter de l'impulsion et de l'enthousiasme qui existaient alors. Les Espagnols ne se sont pas montrés un peuple sage ou prudent. Leur sagesse n'est point une sagesse d'action ; mais c'est toujours une digne nation. Elle a un caractère particulier, entièrement distinct de celui des autres peuples ; et on aurait pu en tirer un grand parti. Priez Dieu que je prenne de bonnes mesures ; si j'en prends de mauvaises, ce ne sera pas manque de réflexions. » Ces paroles peignent, d'une manière frappante, la situation d'esprit du général. Il n'y eut point de sa faute s'il arriva trop tard en Espagne, pour seconder les armées de Blake et du comte de Belvédère ; et, durant six semaines qu'il attendit à Salamanque pour se régler sur le cours des événements, les événements se succédèrent si rapidement, et de telles difficultés parurent l'assiéger de toutes parts, qu'il demeura dans un état d'indécision. On fait de grandes choses dans la guerre par l'espérance, de miraculeuses par le désespoir ;

mais l'indécision ne saurait conduire qu'à l'anéantissement. Du moment que la défaite de Blake fut connue, on avait la certitude que Buonaparte dirigerait ses efforts contre Madrid. Le général anglais avait alors à choisir entre deux partis, de marcher vers Madrid, et de se charger de la défense de la capitale, ou de faire retraite, et de prendre une position défensive. Sir John Moore vit l'alternative, et l'exposa à M. Frère, ministre anglais à Aranjuez.

« Dès que l'armée anglaise aura formé une jonction, je dois, supposé que Castanos soit battu, ou battu en retraite, marcher sur Madrid, me jeter au cœur de l'Espagne, et courir ainsi tous les risques et partager la bonne ou la mauvaise fortune de la nation espagnole; ou bien je dois rétrograder sur le Portugal. » La question, dit-il plus loin, n'est pas purement militaire. Il vous appartient, au moins, autant qu'à moi de décider. Vos communications avec le Gouvernement espagnol, et les occasions que vous avez eues de juger de l'état général du pays, vous mettent en état d'apprécier, au juste, la résistance qu'on peut s'attendre à rencontrer. Vous connaissez peut-être mieux encore les vues du cabinet britannique, et la question est de savoir ce qu'il déciderait lui-même, s'il était sur les lieux. Il importe beaucoup que ceci soit mûre-

ment considéré; il importe fort peu, comparativement, sur qui tombera la plus forte responsabilité. Je veux bien en prendre le tout ou une partie, mais je suis fort en peine de connaître votre opinion ».

L'avis de sir John Moore fut pour la retraite. Le lendemain du jour où il avait écrit en ce sens à l'ambassadeur anglais, il fut informé de la déroute de l'armée de Castanos; sur quoi il ordonna aussitôt à sir David Baird de se retirer sur la Corogne et de s'y embarquer, tandis qu'il prendrait le chemin de Lisbonne; il pria aussi sir David d'écrire en Angleterre, et de demander que l'on envoyât des transports à l'embouchure du Tage, ajoutant ces mots remarquables: « On en aura besoin; car » dès que les Français sont maîtres de l'Espagne, » il est impossible de défendre le Portugal. » M. Frère était pour le parti le plus hardi. Il se fondait sur l'importance de conserver Madrid, vu l'effet qui en résulterait en Espagne, et plus encore en France. Il observait « que le siège de la capitale, par un prétendant au trône, serait une circonstance décisive contre lui, quand bien même ses prétentions seraient légitimes à d'autres égards. Il pensait qu'une force considérable se rassemblerait bientôt autour des Anglais, s'ils en approchaient; que les restes de l'armée de Castanos se retireraient de ce côté, et que des renforts

y seraient dirigés de toutes parts; il répondait du peuple et des habitants de Madrid, qui étaient pleins de résolution, et décidés à défendre leur ville. Il ne voulait absolument point de retraite; mais, en cas que sir John fût d'un avis différent du sien, il se hasardait à lui recommander de tenir la position d'Astorga : la retraite de là, à la Corogne, serait moins difficile que sur Lisbonne, à travers le Portugal; et, dans cette position, on pourrait attendre de la cavalerie d'Angleterre, qui mettrait en état d'agir dans les plaines de Léon et de la Vieille-Castille. »

Chaque jour apportait alors des nouvelles. Les Français avançaient rapidement sur Madrid, et l'enthousiasme des habitants augmentait à mesure que l'ennemi approchait. Leur esprit avait été éprouvé le 2 mai; et l'on avait vu à Saragosse, qu'il n'y a point de forteresse capable d'une défense si formidable qu'une grande cité, quand les habitants sont résolus à la défendre rue par rue et maison par maison. M. Frère communiqua cette nouvelle à sir John Moore, lui représentant la convenance et la nécessité de soutenir le peuple espagnol; et, prenant sur lui toute la responsabilité qui pourrait être attachée à cet avis, il chargea de cette dépêche le colonel Charmilly, émigré français, au service de l'Angleterre. Mais comme M. Frère était alors informé de la

résolution que sir John Moore avait prise de faire retraite, il pria, dans le cas où il y persisterait, que Charmilly fût préalablement appelé dans un conseil de guerre. Ceci se trouvait dans une seconde lettre, que Charmilly ne devait remettre que s'il en était besoin. En l'écrivant, M. Frère n'écoula pas uniquement son zèle pour le bien public : il pensait qu'un conseil de guerre déchargerait le général de toute responsabilité. Sir John Moore entra dans une extrême colère à la réception de cette lettre : cependant, revenu bientôt à lui, et pesant toutes les circonstances, il résolut de faire un mouvement en avant, et rappela sir David Baird. Avant qu'il pût commencer sa marche, sir John fut instruit de la prise de Madrid par trahison. Quoique les circonstances fussent alors essentiellement changées, il crut qu'il était possible de porter un coup sur le corps ennemi aux ordres de Soult, dont il avait appris la marche par une lettre interceptée de Berthier. Mais le mouvement avait été trop longtemps différé, et il l'entreprenait avec peu ou point d'espérance : il était, disait-il, extrêmement périlleux, son armée courant le risque non seulement d'être enveloppée par des forces supérieures, mais de voir sa communication avec la Galice interceptée ; et il avançait, selon ses propres expressions, bride en main, en s'atten-

6..

dant à quelque secousse qui la lui ferait échapper. Cette crainte fut malheureusement justifiée. Buonaparte, avec toutes ses forces disponibles, vint en grande hâte de Madrid, dans l'espoir de lui couper la retraite. Sir John Moore en eut connaissance à temps ; et, pour éviter le danger, il fit sa retraite de Sahagna, au cœur de l'Espagne, à la Corogne, avec une telle rapidité que les vivres, les bagages, l'artillerie, et le trésor furent abandonnés sur la route, et près de la quatrième partie des troupes fondue et anéantie. La bataille de la Corogne effaça le déshonneur qui, sans cet événement, fût resté attaché à l'armée anglaise. Pour rendre justice à sir John Moore, il faut toujours se souvenir que cette bataille, si importante pour l'honneur de son pays, fut son ouvrage. On lui avait conseillé de proposer à l'ennemi des conditions, moyennant lesquelles il pût s'embarquer sans crainte : il nous sauva de cette ignominie, et périt en brave militaire, comme il l'avait toujours souhaité, les armes à la main et victorieux.

Selon l'opinion des Français, sir John Moore aurait dû avancer pour couvrir la capitale. En marchant, dit le *Moniteur*, sur Somosierra ou Guadarrama, il eût couvert Madrid et donné le temps d'organiser la défense de cette ville ; il eût rallié les débris des armées espagnoles ; et, soit

qu'il réussît ou non , il aurait tenté la fortune avec honneur. « *La résistance de Madrid*, dit le général Sarrazin , *pendant quinze jours , était possible , et dès-lors Buonaparte était dans une position embarrassante.* » A cette époque même , Saragosse tint près de trois mois. La disposition des habitants de Madrid n'était pas moins bonne. S'ils avaient eu près d'eux une armée anglaise , cette capitale n'aurait pas été prise , et la position de Buonaparte fût devenue réellement embarrassante ; car la nouvelle des préparatifs de l'Autriche lui arrivait alors , et le rappelait en France , lorsqu'il était à la poursuite de notre armée. Cependant le résultat avantageux que sir John Moore se proposait , en avançant , ne laissa pas d'avoir lieu ; il attira après lui les troupes qui , autrement , auraient été envoyées contre Lisbonne , dont les Anglais , qui occupaient cette place , se disposaient à se sauver , dans le découragement général. Une entreprise hardie de sir Robert Wilson contribua à cet avantage ; ayant levé un corps de Portugais , il le fit marcher sur Ciudad-Rodrigo , et interrompit la communication entre Victor et Soult. Ce ne fut qu'à la mi-mars que Soult entra dans le Portugal , du côté de la Galice , et prit possession de Porto , où ses soldats furent autorisés à commettre les plus affreux

excès. Mais l'occasion était perdue : des troupes portugaises , sous le général Silveira , reprirent Chaves , firent prisonnière la garnison française , et coupèrent sa communication avec la Galice. Victor , qui devait coopérer avec Soult , et entrer de l'Estramadure en Portugal , fut retardé par une armée espagnole que la Junte centrale rassembla , sous le général Cuesta , avec des efforts qui n'ont jamais été suffisamment reconnus. Cette armée , quoique défaite à Medellin avec une grande perte , empêcha cette attaque combinée , dans l'unique moment où elle aurait pu réussir. Dans cette conjoncture , des troupes fraîches avaient été envoyées d'Angleterre aux rives du Tage ; et , le 22 avril 1809 , sir Arthur Wellesley débarqua à Lisbonne. La faute qu'on avait commise , en plaçant un tel homme dans la dépendance d'esprits médiocres , avait été sentie , et il vint alors avec le titre de commandant en chef. L'expérience avait ainsi rendu notre gouvernement plus sage , mais il n'avait pas encore appris à proportionner l'effort à l'occasion.

Tandis que l'armée anglaise s'avancait de Lisbonne vers le Douro , les efforts de Soult tendaient tous à l'objet si important d'assurer sa retraite en Espagne. Silveira avait occupé le pont d'Amarante sur la Taméga , position forte et importante sur la route que les Français allaient

prendre. Il fut attaqué par Laborde et Loison. Le poste fut défendu avec la plus grande bravoure, depuis le 18 avril jusqu'au 30. Pendant tout ce temps, les Français furent journellement repoussés, et les Portugais se retranchèrent dans la rue d'Amarante, derrière les cadavres de leurs ennemis. Dans cette mémorable défense, périt le colonel Patrick, officier d'une valeur et d'un talent distingués, qui servait auprès de Silveira. Soult amena lui-même alors de nouvelles troupes pour l'attaque, et le 22 mai força la position. Il crut alors avoir assuré sa retraite, il revint à Porto, et attendit l'approche des Anglais, souhaitant de les voir paraître, s'il faut s'en rapporter à l'opinion du général Sarrazin, pour avoir un beau prétexte de sortir, aussi vite que possible, d'un pays où le jour du pillage était passé, et celui de compter approchait. Tandis que le général Beresford, nommé commandant en chef des Portugais, s'avancait de Coïmbre, dans la direction de nord-est, avec le dessein d'agir sur la gauche de l'ennemi, sir Arthur marchait à grandes journées vers le Douro, et y arriva après quelques escarmouches. Les Portugais s'empressèrent d'amener des bateaux; un immense drapeau blanc, orné d'une croix en broderie, fut planté par le peuple, sur la rive, à Villa-Nova : en face, le rempart de Porto, qui

s'étend le long du fleuve, était bordé d'une foule d'habitants qui secouaient des mouchoirs blancs, et appelaient leurs libérateurs par les gestes les plus expressifs. Le général Murray effectua son passage à Avintas, à environ une lieue de la ville. Aussitôt une autre division s'embarqua au-dessus de Villa-Nova; le général Sherbrooke, profitant de la faiblesse de l'ennemi dans la place, la traversa directement dans la ligne de ce faubourg. *Les Français*, dit le général Sarrazin, *furent pris à Porto presque en flagrant délit*. Ils firent une vigoureuse attaque sur les premières troupes qui débarquèrent; mais, ayant eu le dessous, ils prirent la fuite; et l'on dit que sir Arthur se fit servir le dîner qui avait été préparé, ce jour-là, pour le maréchal Soult. Cependant Beresford, par un mouvement rapide, avait gagné Amarante, où il enfonça les avant-postes de Loison, et reprit le pont; ensuite il marcha sur Chaves, tandis que Silveira se hâtait d'occuper les pas de Ruivaes et de Melgaço; mais le général portugais s'y était pris trop tard. Soult, trouvant Amarante occupée, tourna à gauche; et, laissant tout derrière lui, il s'enfuit par la route de Braga et de Montalègre, vers Orense. On le poursuivit jusqu'à Montalègre; mais les troupes anglaises avaient alors dépassé si fort leur commissariat, qu'elles ne

purent aller plus loin. Le général Sarrazin dit qu'avec un général plus expérimenté, plus actif et plus entreprenant que sir Arthur Wellesley, le Portugal aurait vu se répéter la scène de Baylen. Nul doute en effet qu'il n'eût été facile d'envelopper le maréchal Soult, et de couper sa retraite, si le maréchal Soult avait eu la complaisance de retarder sa fuite, jusqu'à ce que l'ennemi eût atteint son arrière-garde. Le général Mackinnon observe, au contraire, que la conduite de sir Arthur Wellesley, pendant cette courte campagne, lui donne le premier rang parmi les généraux anglais ses contemporains. En parlant d'une des affaires qui eurent lieu dans la poursuite, il dit : « J'étais auprès de lui, par ses ordres, lorsque l'attaque allait commencer, et ne l'eussé-je vu que dans ce seul moment, je pourrais assurer que c'est un homme d'une grande capacité. » Le général Mackinnon était capable de former un pareil jugement : c'était un homme en qui l'Angleterre a peut-être plus perdu qu'en aucun autre militaire, depuis sir Philippe Sidney.

Les Français commirent de grandes cruautés dans leur fuite. Ils brûlèrent tous les villages et massacrèrent les paysans, dont les Anglais trouvèrent un grand nombre pendus le long de la route. Les Français furent punis de leurs crimes,

Les traînards, et tous ceux en général qui étaient rencontrés sur la route, furent mis à mort sans pitié par les gens de la campagne, avant que notre avant-garde pût arriver. Il fut impossible d'atteindre les Français : « Si une armée, dit sir Arthur, dans ses dépêches, jette tout et abandonne tous ceux qui avaient droit à sa protection, mais qui embarrassent sa course, elle doit naturellement être en état de marcher par des routes où ne saurait la joindre un ennemi qui n'a pas fait les mêmes sacrifices. » Soult échappa donc, avec la perte de sept à huit mille hommes, c'est-à-dire, un tiers de son armée, et tous ses magasins, bagages et artillerie. Sir Arthur se retourna alors du côté de Victor, qui venait d'entrer dans le Portugal, par l'Alcantara : mais ce général, dont la marche n'avait été qu'une feinte en faveur de Soult, revint dans ses premiers quartiers, à Truxillo ; et il eût pu être coupé par un mouvement, que sir Arthur méditait, par Castello Branco et Plasencia, sur le pont d'Almaraz, si Cuesta avait été assez habile pour coopérer avec l'armée anglaise. Victor vit bien le danger, et se retira au-delà du pont. L'armée anglaise se mit alors en marche, pour former sa jonction avec les Espagnols dans le même pays, sur la rive droite du Tage. Les Espagnols avaient, dans ce temps-là, deux armées capables d'agir,

si elles avaient été bien commandées : l'une, sous Cuesta, rétablie par la junte, avec des efforts prodigieux, après la bataille de Medellin; l'autre, sous Vanegas, dans la Manche, qui avait été refaite de la même manière, après une déroute plus honteuse à Ciudad-Réal. La première était actuellement unie avec l'armée anglaise; et tandis que Vanegas, sur la droite, alarmait l'ennemi pour Madrid, sir Robert Wilson, et sa légion portugaise, communiquaient avec les alliés, sur la gauche : c'était une magnifique occasion. Buonaparte avait reçu un terrible échec en Allemagne, et il lui fallait redoubler d'efforts sur le Danube. En Espagne, les Français avaient perdu courage, et ils s'attendaient de nouveau à être chassés au-delà de l'Ebre.

Mais le général anglais fut arrêté dans sa course, au moment où des circonstances favorables semblaient s'offrir d'elles-mêmes. Vanegas était jeté dans un état de perplexité par des ordres et contre-ordres, et il n'avait ni le coup-d'œil qui saisit toutes les occasions, ni le courage qui fait qu'on s'expose à toute espèce de responsabilité, plutôt que d'en manquer une seule; il ne s'avança point sur la capitale, comme il devait le faire, et se contenta d'une inutile canonnade sur Tolède. Cuesta ne voulut pas se joindre avec sir Arthur, pour attaquer Victor,

avant qu'il eût joint Joseph et Sébastiani, alléguant une foule de raisons frivoles, dont une, entr'autres, était le scrupule qu'il se faisait de livrer bataille un dimanche. Ses prêtres auraient pu lui dire, qu'il n'y a que le sot qui se fasse scrupule de tirer le dimanche son cheval ou son âne d'un fossé où ils seraient tombés; à bien plus forte raison ne devait-on pas en avoir de tendre son bras le dimanche, pour la défense de son pays opprimé. Victor employa bien le temps qu'on lui avait follement donné; il sut se porter en arrière, sur l'armée qui venait le joindre. Si on l'eût attaqué, lorsque sir Arthur le proposait, la victoire était certaine; l'occupation de la capitale en eût été la récompense; toutes les difficultés pour la subsistance disparaissaient; et ces difficultés se faisaient alors cruellement sentir. Le commissariat espagnol se trouvait dans le plus misérable état; le nôtre était encore dans son apprentissage. Il était contrarié par celui de nos alliés, et en partie par un effet de la nature de notre gouvernement, en partie par un excès honorable de délicatesse dans le caractère anglais: nous avons quelquefois sacrifié l'intérêt commun à une délicatesse outrée sur ce point. Des recherches convenables, à Talaveira, auraient découvert de grands dépôts de grains, et mis les deux armées dans l'abondance, à une

époque où sir Arthur était hors d'état d'aller en avant, par le manque de vivres et de moyens de transport. Cuesta reconnut cette impuissance, et se porta seul à la poursuite de Victor, avec l'espoir d'entrer à Madrid. Il essuya un échec à Torrejos, de la part des armées combinées de l'ennemi; rétrogradant de vingt milles, il re-traversa l'Alverche, et forma de nouveau sa jonction avec les Anglais. Sir Arthur Wellesley vit alors qu'ayant perdu l'occasion de faire l'attaque, son destin était de la recevoir. Il fit des dispositions en conséquence, et la bataille de Talaveira eut lieu. Cette bataille a été célébrée en vers, et, par cette raison, les détails en sont généralement connus. La vaine tentative des ennemis sur la droite des Espagnols, leurs attaques répétées, de jour et de nuit, sur la hauteur qui était le point décisif de la position, la mémorable charge de cavalerie qui, toute fatale qu'elle fut au brave régiment à qui on la dut, décida la bataille de ce côté, et cette horrible scène où les buissons s'allumèrent, et brûlèrent tous les blessés gisants sur le terrain..... : ces circonstances sont encore présentes à la mémoire des lecteurs, parce qu'elles ont été recueillies dans cette pièce lyrique, qui décrit, avec tant de feu, les exploits de la Grande-Bretagne,

pendant cette journée, et la retraite décisive des Français.

« Loin du champ où ils avaient tantôt combattu, où
 » tantôt ils avaient dressé leurs tentes, toute la nuit ils
 » poursuivirent leur route d'un pas rapide, et l'esprit
 » humilié, laissant aux enfants victorieux de la Bre-
 » tagne des étendards déchirés et des armes pesantes,
 » trophées du combat; les infirmes, les blessés, les
 » morts, et le triomphe du champ de bataille, et la gloire
 » de la journée. »

Le combat fut obstinément disputé;

Ἐδόκησαν

Ἐπ' ἀμφότερα μαχᾶν τεμοεῖν τέλος,

Excepté à Abulferia, dans tout le cours de la guerre les Français ne nous montrèrent jamais une si forte opposition. On peut en apporter deux raisons : après qu'ils eurent cessé d'attaquer les Espagnols sur la droite, ils vinrent avec des forces doubles, pour tenir tête à l'armée anglaise; ils n'avaient pas encore bien appris de quels matériaux se composait cette armée. L'affaire de la Corogne leur avait été représentée comme une victoire gagnée par eux; celle de Vimeiro leur paraissait en être une aussi, à raison de la convention qui la suivit. Alors enfin, ils furent vaincus, battus, de leur propre aveu :

selon le général Sarrazin, «*la sanglante journée de Talaveira avait répandu l'effroi dans l'armée française, et l'on convenait que les Anglais se battaient tout aussi bien que les Russes.*» Ce général, cependant, qui était général de la tête aux pieds, fait une sévère critique de la conduite de sir Arthur Wellesley, dans cette campagne ; il dit (et il peut y avoir quelque justice dans cette observation), que les moyens de transports, dont les Anglais usèrent à Plasencia, auraient pu être arrêtés à Talaveira ; dans ce cas, il n'y aurait plus eu d'empêchement de ce côté. Quand il dit que le manque de moyens de transports ne peut jamais être admis comme une excuse suffisante pour ne pas avancer, il est permis d'hésiter si l'on doit admettre ou rejeter la remarque ; enfin lorsqu'il ajoute : la vérité est que lord Wellington craignait une défaite, et qu'il manqua de courage d'esprit ; nous devons répliquer que le général Sarrazin écrit comme un Français, et que l'assertion est aussi opposée à la vérité que la lumière aux ténèbres. Après la bataille de Talaveira, dit-il, des ordres furent donnés d'évacuer Madrid, et le mouvement de Soult sur Plasencia n'était qu'une ruse de guerre, qui pourtant réussit complètement. La plus légère attention aux dates et aux distances, lui aurait fait voir que le

mouvement ne fut pas concerté après la bataille. L'action se passa le 27 et le 28 ; Soult reçut, le 29, l'ordre de se diriger sur l'arrière-garde des alliés, par la route de Plasencia, et ce fut dans ce temps-là qu'il occupa Zamore et Salamanque. La Galice avait été évacuée ; ayant été joint par les corps de Ney, venant d'Astorga, de Bénévent, de Léon, et par ceux de Mortier, venant de Valladolid et Médina del Campo, ses forces montaient à peu près à trente mille hommes. Dès le commencement de la campagne, sir Arthur savait que cette force existait dans cette direction : il prévoyait bien de quelle manière elle serait dirigée ; mais il ne put disposer d'un détachement, pour occuper les passages qu'elle occuperait ; et Cuesta, quoique pressé à temps de prendre cette urgente précaution, n'y pensa que lorsqu'il fut trop tard. Sir Arthur ne se trompa que sur la masse des forces ; il revint sur ses pas pour l'attaquer, ouvrant ainsi sa communication avec le Portugal qui, autrement, aurait été coupée, et il laissa Cuesta pour garder le poste de Talaveira. Le général espagnol lui envoya bientôt une lettre interceptée, par laquelle on mandait que l'armée anglaise était de vingt-cinq mille hommes ; elle ordonnait à Soult de l'amener à une action, indice certain que sa force ne devait être moindre que de trente

mille hommes. Il était dit aussi, dans cette lettre, que l'armée battue de Victor retournait sur Talaveira ; et Cuesta, se croyant hors d'état de lui résister, partit pour joindre sir Arthur, abandonnant l'hôpital anglais dans cette ville. Cuesta était fort incapable de commander une armée dans de pareilles circonstances, et nul doute qu'il n'ait gâté la campagne en débutant par des bévues ; mais, en cette rencontre, il était excusable, car il s'était à peine mis en marche qu'il se trouva à la vue des Français. Sir Arthur vit alors que l'unique parti à prendre était de se retirer, en traversant le Tage, avant qu'on pût lui couper cette retraite ; il était placé entre deux armées supérieures à la sienne, et avait jugé combien peu il fallait compter sur les alliés, dans l'état actuel de la discipline. Le pont d'Almaraz avait été détruit ; il passa donc au Puente del Arzobispo, et prit une position qui lui permettait de défendre le passage à Almaraz, et de tenir ouverts les défilés de Deleitosa et Xaraitejo. Par ces mesures, il déconcerta le plan formé par Ney de se rendre maître de ces défilés, et de lui fermer le Portugal. Les Français, ne croyant pas qu'il fût prudent de faire d'autres mouvements contre un tel ennemi, tournèrent leurs efforts contre Vaneegas, qui, après s'être heureusement défendu

à Aranjuez , fut défait à Almonaride ; mais la victoire coûta si cher aux Français , qu'ils ne se trouvèrent pas en état de suivre leurs succès.

Tous les blessés de Talaveira , qui pouvaient être transportés , le furent par le général Mackinnon : difficile et pénible office qu'il remplit avec son habileté ordinaire. Il en resta environ quinze cents , qui furent recommandés aux Français et traités avec beaucoup de douceur. Victor et Mortier , entre les mains desquels ils tombèrent , étaient des hommes d'un meilleur caractère que la plupart des ducs leurs confrères. Dans cette occasion , ils remplirent tous les devoirs de l'humanité , prescrits en temps de guerre , et le firent d'une manière qui doit toujours être citée à leur honneur. L'armée anglaise sentit tout le mérite d'une telle conduite ; mais nos soldats avaient été assez souvent témoins du brigandage insultant et de la cruauté réfléchie des Français , pour abhorrer le caractère des soldats de Buonaparte. Quand les nôtres entrèrent , la première fois , à Talaveira , tous les édifices publics avaient été entièrement détruits , les tombeaux ouverts , les autels renversés ; et la moitié des maisons n'avait pas été plus épargnée. Les chaises , les tables et les autres meubles étaient emportés au camp , où les Français , comme de vrais Français , avaient établi un théâtre régulier. Ils

avaient bâti de grandes huttes pour leurs soldats ; et le général Mackinnon rapporte, comme une faible preuve de la destruction causée par les armées de l'usurpateur Joseph, que toutes ces huttes étaient couvertes avec de la paille non battue. Un autre officier dit, dans son journal, que, près du village de Casalagos, ils rencontrèrent les corps de deux paysans espagnols, tués récemment ; l'un avait été brûlé vif par les Français, et gisait, avec ses armes dressées près de lui, les mains brisées et les traits défigurés ; tout le corps s'étant roidi avec une effrayante expression d'agonie : on lui avait fait subir ce supplice, pour avoir été trouvé les armes à la main.

On avait fait alors une belle expérience de ce que c'était que de coopérer avec l'armée espagnole. Le manque de discipline dans les troupes, de talent dans les chefs, de vigueur dans le gouvernement rendait absolument impossible de compter sur eux pour une assistance efficace ; de notre côté, nous n'avions pas encore appris à connaître toute l'étendue de nos forces, et nous craignions même de les déployer. Le marquis de Wellesley s'efforça de convaincre la Junte des conséquences déplorables qui résulteraient de son système militaire ; il voulait lui apprendre à rendre ses armées capables d'agir, et à profiter des ressources du pays. Mais ce fut en vain : le

caractère national des Espagnols était le rocher contre lequel échouaient les desseins de leurs amis comme ceux de leurs ennemis. Tout pénible qu'était un pareil parti à lord Wellington (car c'est ainsi qu'on doit maintenant le nommer, ayant été élevé à la pairie après la bataille de Talaveira), il n'y avait point d'alternative ; il se vit obligé de retirer son armée à la frontière du Portugal, et d'y attendre la marche des événements, tandis qu'il se formait une nouvelle force dans le Portugal, jetant en vain les yeux sur une contrée qui est sa sœur. Avant la fin de l'année, l'armée espagnole tomba tête baissée dans une destruction que nuls conseils ne purent lui faire éviter : à Occana, elle souffrit une défaite plus terrible que toutes celles qu'elle avait essuyées depuis le commencement de la guerre ; et ce désastre entraîna la déconfiture de l'armée du duc del Parque à Tamamos. Le dernier de ces événements laissa aux Français tout le temps de diriger leurs opérations sur la partie la plus vulnérable du Portugal. Du côté d'Alentejo, lord Wellington ne craignait point d'attaque, les entreprises y ayant toujours été sans succès : après ce que Soult avait souffert, il n'appréhendait pas que, de la frontière de Galice, on vînt tenter un second essai. Mais il savait qu'un conseil de guerre français avait été d'avis de faire le siège de Ciudad-Rodrigo ; la prise de cette

forteresse devait couper la communication entre le gouvernement espagnol et les provinces du nord ; mettre l'ennemi en possession de la Vieille-Castille , entraîner la chute d'Almeida, et ouvrir la route la plus facile du Portugal. Prévoyant donc qu'il fallait se préparer à défendre le Portugal de ce côté , à la fin de 1809 il retira ses troupes de la Guadiana à la rive droite du Tage, s'étendant de là jusqu'au Douro. Le nouvel an s'ouvrit par des mesures vigoureuses de la part des ennemis. Ils forcèrent les défilés de la Sierra-Morena , presque sans résistance , traversèrent , en courant , le royaume de l'Andalousie, entrèrent dans Séville, et ne trouvèrent d'obstacle à s'emparer de Cadix que dans la célérité du duc d'Albuquerque. On ne peut s'empêcher de remarquer ici que les talents militaires de cet homme de guerre auraient pu avoir , pour son pays , les plus heureux résultats. Mais l'intrigue et l'envie le firent d'abord exclure du rang pour lequel il était fait ; il subit ensuite un honorable exil , et se vit après tellement persécuté qu'il en perdit l'usage de la raison, et même la vie. La Junte, à cette époque, fut renversée par une commotion populaire ; et, comme le peuple espagnol, elle se conduisit avec dignité dans son renversement, et ne quitta point l'autorité , qu'elle n'eût établi une régence et convoqué les Cortès. Le siège du

gouvernement se fixa de nécessité à Cadix, son dernier asile : son autorité pouvait paraître confinée à l'île de Léon ; car , excepté la Galice au nord et Valence au midi, et la Catalogne où les forteresses tombaient alors les unes après les autres, les Français étaient les maîtres de l'Espagne. La saison favorable était passée : au lieu de donner à lord Wellington les moyens de faire un grand effort , tandis que Buonaparte était engagé dans une lutte douteuse avec l'Autriche , l'Angleterre s'était servie de ses forces dans une fausse direction ; et l'une des plus belles armées qui aient jamais quitté ses rivages , avait été envoyée à Walcheren, pour une funeste expédition. L'Autriche fut alors soumise ; l'empereur s'abaissa même jusqu'à acheter la paix , en faisant le sacrifice de donner sa fille en mariage à Buonaparte : et fortifié par cette alliance, ce tyran eut le loisir de tourner toute sa puissance et son attention du côté de la péninsule.

LIVRE IV.

L'OBJET principal de Buonaparte était d'expulser les Anglais de l'Espagne. S'il parvenait à ce but, il avait la possession militaire de tout le pays, et il se flattait que le temps et une impitoyable sévérité feraient le reste.

Le maréchal Masséna qui, dans la dernière campagne d'Autriche, avait été fait prince d'Essling, reçut le commandement de l'armée, destinée pour l'exécution de ce projet. Sa première opération fut d'assiéger Ciudad-Rodrigo, dont ses troupes approchèrent à la fin d'avril. Lord Wellington avait pris une forte position sur la Coa; l'armée portugaise était réorganisée et disciplinée: il s'agissait de voir si, au moment de l'action, elle se conduirait comme de braves troupes. Quiconque connaissait la nation ou son histoire n'en faisait aucun doute; mais, en Angleterre, des hommes, qui ne connaissaient ni l'une ni l'autre, se prononçaient hardiment pour la négative. L'idée de faire des soldats avec des Portugais était tournée en ridicule, et l'expulsion de lord Wellington et la soumission entière du Portugal et de l'Espagne étaient prédites par

eux avec une joie insolente , comme si l'on devait plutôt desirer l'événement que le conjurer. Lord Wellington contemplant le danger , avec un esprit plus sage et plus courageux. Les noms de Buonaparte et de ses redoutables généraux ne produisaient pas sur lui l'effet d'un enchantement ; il savait que , quand les Français et les Anglais en viennent à l'épreuve, l'Anglais est l'animal le plus brave : la baïonnette est la pierre de touche pour cette bravoure , et les Anglais n'ont jamais reculé à son aspect. Mais même avec tous les efforts qu'on avait faits pour rassembler et discipliner les Portugais , il n'était point en état d'entreprendre des opérations offensives ; et , quoiqu'il lui en coûtât beaucoup , il fut réduit à se contenter de la défense du Portugal. Dès le commencement de la lutte il avait vu où était l'avantage du terrain , et , immédiatement après l'issue de la journée de Talaveira , il donna les ordres pour former les fameuses lignes de Torres-Vedras , qui devaient protéger Lisbonne. Les travaux furent conduits avec un secret remarquable ; ils échappèrent même à l'observation des journaux anglais ; et l'ennemi , malgré toute son adresse à se procurer des renseignements , n'eut pas le soupçon le plus léger que lord Wellington , tandis qu'il épiait ses mouvements , et prêt à saisir toutes les occasions de le

contrarier, avait une ligne de défense imprenable où il pût se retirer. Ciudad-Rodrigo tint bravement. La tranchée fut ouverte le 15 juin, et, quoique les ouvrages fussent vieux et imparfaits, et la place à peine digne d'être comptée parmi les forteresses de troisième ordre, on croit que Masséna y perdit neuf mille hommes, avant qu'elle se rendît; ce qui arriva le 16 juillet. Immédiatement après Almeida fixa l'attention du maréchal Masséna : la place était bien pourvue; il y avait une garnison suffisante, un gouverneur anglais, et lord Wellington était là tout prêt à prendre avantage de toute espèce d'événement favorable. Mais le second jour, le magasin à poudre sauta, et Almeida ne fut plus tenable. Durant toute la carrière de lord Wellington dans la péninsule, les accidents de la guerre ont été constamment contre lui. On ne peut donc rien retrancher de son mérite pour l'attribuer à la fortune.

L'armée de Masséna était de soixante-huit mille six cents hommes, en trois corps, sous Régnier, Ney et Junot; en outre, il avait une division de sept mille hommes à Benevente, et une autre de huit mille à Astorga. Plein de l'espérance de voir les Anglais fuir devant lui, et peut-être de recevoir, pour récompense, la couronne du Portugal, il ordonna à son armée de

se pourvoir de vivres pour dix-sept jours, comptant qu'il ne faudrait pas plus de temps pour se rendre maître de Lisbonne. Cette confiance était si forte que, lorsqu'il vit que l'armée anglaise s'était postée sur la Serra de Busaco, comme si elle voulait s'opposer à la sienne, il dit à un de ses généraux : « Je ne puis me persuader que lord Wellington risque la perte de sa réputation; mais, s'il le fait, *je le tiens*; demain, nous achèverons la conquête du Portugal, et, quelques jours encore, je noierai le Léopard. » Le fanfaron fut cruellement trompé; il laissa près de cinq mille hommes tués ou blessés sur les montagnes, et il en emmena au moins autant hors d'état de service, qu'il laissa à Coïmbre. Un accident, ou une méprise de contre-ordres, empêcha le colonel Trant d'occuper à temps une route tortueuse ou difficile, par laquelle Masséna, après sa défaite, tourna la gauche de la position anglaise; l'erreur fut bien réparée par la manière dont le colonel rentra à Coïmbre, comme Masséna venait d'en sortir, prit ses blessés et ses magasins d'hôpital, et lui ôta toute ressource dans cette direction. Sur ces entrefaites, l'armée alliée se retira devant l'ennemi par des marches faciles, et dans un ordre parfait: au lieu de répandre une terreur panique par la rapidité de sa marche, son attitude ferme et son admira-

ble discipline inspirèrent du courage au peuple des campagnes. Sous sa protection les Portugais mirent à couvert leurs propriétés, détruisirent leurs moulins, rompirent les ponts, et dévastèrent le pays. C'est ainsi que lord Wellington se retira dans la ligne de Torres-Vedras. Ces ouvrages s'étendaient de la mer au Tage, au point où le Tage, large d'environ douze milles, les défendait aussi puissamment que la mer même. Masséna vint reconnaître cette position; il avait promis de pousser les Anglais dans la mer, et il crut alors nécessaire de demander des renforts à Buonaparte, avant de hasarder l'entreprise.

Il était facile à Buonaparte de mettre sur pied, pour ce service, telle force qu'il lui plaisait; mais la difficulté consistait à soutenir ceux qui y étaient déjà. Quand Pombal fut une fois averti que les Français et les Espagnols allaient marcher sur le Portugal, au nombre de soixante-mille hommes, il répondit, en souriant: « Le Portugal est un petit pays; il n'y a point de place pour eux. » Ayant la mer libre, Lisbonne pouvait tirer des secours de l'Angleterre, et des vivres de toutes les parties du monde; mais Masséna avait derrière lui une population armée (et nulle contrée sous le ciel ne peut offrir un peuple plus brave ou plus patriotique); l'Espagne

n'était pas en état de lui fournir des vivres, et ses convois et renforts de France avaient à traverser ce pays, dans un espace qui n'était pas moins de six cents milles, avant de gagner la frontière, et devaient être harassés durant toute la route par des partis de Guerillas. La famine aurait eu bientôt chassé du Portugal le maréchal, si l'on eût ponctuellement exécuté les ordres de lord Wellington et du gouvernement portugais, pour éloigner toutes les provisions. La nonchalance ordinaire des autorités locales avait négligé d'appuyer cette mesure extrêmement nécessaire, et les particuliers écoutaient plutôt leurs espérances ou leurs craintes que la voix à laquelle il était de leur devoir d'obéir. Aussi l'ennemi trouva-t-il une grande quantité de provisions dans les maisons. Mais bien que Masséna déployât, sur le terrain, les talents d'un général consommé, il avait, comme tous les autres généraux de l'école de Buonaparte, appris à compter sur les ressources du pillage; et comme ils agissaient en brigands, sous tous les autres rapports, ils avaient toute l'imprévoyance qui caractérise des chefs de bandes. Au lieu donc de former des magasins, Masséna fit signifier aux soldats de se pourvoir pour deux mois: c'était une licence de pillage général, qui produisit tout le dégât et toute la dévastation qu'on pouvait en attendre. Pour le service actif, il ne pouvait y

avoir d'armée en meilleur ordre ; mais quand on n'était point en action, l'état d'insubordination et d'indiscipline était tel, qu'il choquait même ceux des officiers, qui se rappelaient de meilleurs temps. Le nombre des déserteurs fut si grand, qu'ils se formèrent eux-mêmes en une petite armée, qu'ils organisèrent en compagnies régulières ; ils prirent le nom de onzième corps, se choisissant un général, des officiers et des subalternes. Cette armée se composait de plus de seize cents hommes, qui attaquaient fréquemment les fourrageurs français, et se faisaient suivre par les prisonniers. Elle occupait le pays au-dessus de Caldas et d'Alcobaca en toute souveraineté, comme une armée de brigands de profession. A la fin, Masséna jugea nécessaire d'envoyer deux divisions contre elle ; elle se battit en désespérée : mais à la longue, se voyant enveloppée et forcée, elle mit bas les armes. Les chefs furent fusillés, les soldats de nouveau incorporés dans leurs régiments, n'étant pas les moins propres au service où on les employait. Un des amusements favoris des soldats de Masséna était d'aller à la chasse des femmes, qu'ils vendaient à leurs officiers, ou au plus offrant.

Les Français, en attendant des renforts, avaient pris position à Santarem, que lord Wellington ne jugea pas à propos d'attaquer. Il ne

l'aurait forcée qu'avec une grande perte ; et ce n'était pas un général du caractère de Buona-
parte, qui, comme disait Kleber, faisait une
dépense de dix mille hommes par semaine. Les
deux partis comptaient alors sur des renforts ;
mais Masséna, qui savait bien ne pouvoir pas
nourrir beaucoup plus long-temps la force qu'il
avait déjà, mettait sa principale espérance dans
la marche d'une armée française à Alentejo.
C'est ce qu'avait aussi prévu lord Wellington,
et contre quoi il se tenait en garde, en formant
des lignes du Tage à Setubal, s'assurant ainsi
des hauteurs d'Almada d'où Lisbonne pouvait
être bombardé. On dit que la jalousie qui s'est
montrée fréquemment en Espagne entre les gé-
néraux français, se manifesta surtout dans cette
occasion, et que Soult, qui avait été frustré
dans l'espérance de gagner pour lui le royaume
de Portugal, se souciait fort peu d'aider Mas-
séna à l'obtenir : on veut que ce soit pour cette
raison qu'il ordonna à Mortier de former le
siège de Badajos, au lieu de l'envoyer aussitôt à
Alentejo. Mais l'imputation est sans fondement ;
car il n'est pas probable qu'il se fût avancé, ayant
sur ses derrières deux garnisons telles que celles
d'Elvas et de Badajos. Les mouvements de ce
général ne réussirent que trop. L'armée de
Romana avait joint lord Wellington, après la

mort de son chef ; elle avait été détachée pour soutenir Badajos : sous le successeur de Romana Mendizabal , elle fut surprise et presque détruite ; la ville même fut scandaleusement abandonnée par son gouverneur , au moment où lord Wellington venait de lui mander que Masséna avait commencé sa retraite , et qu'on pouvait compter sur un prompt secours. Les Anglais et les Portugais payèrent bien cher cette lâcheté ou cette trahison.

Masséna était demeuré jusqu'au dernier moment dans sa position. Il y avait à Santarem , vis-à-vis de ses quartiers , une église , où s'était retirée une foule d'enfants , dont les parents avaient été massacrés par les Français : on eût dit que ces pauvres innocents étaient venus demander à Dieu une compassion qu'ils désespéraient d'obtenir des hommes. Plusieurs étaient positivement morts de faim ; et quand les Anglais entrèrent dans la ville , immédiatement après la retraite du maréchal , ils trouvèrent le pavé de l'église jonché de squelettes de ces malheureux enfants morts ou vivants. La première pensée des soldats anglais fut de leur donner leur ration , mais la plupart étaient trop épuisés , et ils expirèrent auprès du pain , que l'humanité de nos compatriotes avait porté à leurs lèvres. Si , parmi les généraux de Buonaparte , il y a un homme qui

mérite d'être cité avec plus d'infamie que ses autres collègues, c'est le maréchal Masséna, pour sa conduite dans cette retraite; elle fut marquée par la plus insultante destruction et la cruauté la plus réfléchie, par une barbarie, dit lord Wellington, rarement égalee et jamais surpassée. Le lieutenant-colonel Jones, parlant de l'habileté avec laquelle Masséna conduisit sa retraite, ajoute ces mémorables paroles, que nous transcrivons avec orgueil, comme l'expression des vrais sentiments d'un officier anglais: «Après avoir payé le tribut d'éloge dû au maréchal Masséna comme général, il convient de noter sa conduite comme homme, et de le livrer à l'exécration du genre humain, en décidant, comme témoin oculaire, que les cruautés qui signalèrent, à chaque pas, sa retraite, le placent parmi les plus grands monstres qui aient jamais déshonoré notre espèce.» L'église et le couvent d'Alcobaça, dont on peut donner une idée au lecteur anglais, en disant qu'ils étaient aux Portugais ce que l'abbaye de Westminster et le Bodleian sont à l'histoire et à la littérature de l'Angleterre, furent brûlés par ordre émané du quartier-général des Français. Ils firent tout le dommage que le temps leur permit de faire à Baltaha, le plus bel édifice gothique non seulement du Portugal, mais de toute l'Europe. Les

tombes royales furent ouvertes ; parmi les corps que ces brigands en tirèrent , pour les mettre en pièces et les exposer à toutes sortes d'insultes , était celui du prince Henry , dont le nom avait toujours été prononcé avec vénération par toutes les nations éclairées , comme celui du premier patron des découvertes maritimes. Mais l'on ne saurait , ni l'on ne doit décrire les cruautés qui furent commises ; il suffit de dire que , d'après des informations officielles , il fut constaté que , dans le seul diocèse de Coïmbre , deux mille neuf cent soixante-neuf individus , hommes , femmes et enfants , furent massacrés dans la retraite , et chacun d'eux avec quelque circonstance d'une cruauté recherchée ! Jamais , auparavant , on n'avait commis de pareilles atrocités dans les âges civilisés ; et elles l'étaient par un peuple qui se prétendait plus civilisé que les autres : elles ont imprimé une tache ineffaçable au caractère national ; et le nom de Français est devenu plus odieux et plus infâme en Portugal que ne le fut même celui de Juif : avec cette différence encore que , l'infamie ayant été bien méritée et la haine bien fondée , l'une et l'autre subsisteront quand tous les préjugés auront disparu.

La retraite fut conduite avec beaucoup d'habileté , mais non sans quelques bévues. On sut

à cette époque, que Ney et Masséna avaient eu une dispute dont on ignorait la cause. Elle venait de quelques reproches que le commandant en chef fit à Ney, de la lenteur de sa colonne, que le dernier attribuait à la quantité de chariots et d'animaux chargés de butin, qu'on recevait à mesure qu'ils s'approchaient. En conséquence de ces reproches, quand on eut atteint le fort d'Aronce, Ney commanda à un détachement de prendre possession du pont, d'arrêter tous les objets pillés et de les brûler : l'exécution commença par la part même de Masséna, qui ne se hasarda pas de contre-mander l'ordre, quoiqu'il en eût un amer ressentiment. Peu de temps après, il dépouilla Ney de son commandement, qui fut donné à Loison.

Parvenus aux frontières, les Français furent à l'abri de toutes poursuites. Lord Wellington, dont les moyens étaient fort disproportionnés aux besoins, quittant son armée, se rendit à grandes journées sur la Guadiana, pour voir si l'on pouvait reprendre Badajos. Si l'armée anglaise eût été pourvue d'un nombre suffisant de sapeurs, de mineurs et de pontonniers, avec les matériaux nécessaires, on aurait pu facilement se saisir de cette place importante, avant que les Français eussent réparé les brèches qu'ils avaient faites, ou qu'ils eussent rempli leurs tranchées. Mais nous n'a-

vions pas même un corps de sapeurs à notre service ; et les soldats avaient à apprendre les premières opérations de la plus difficile et la plus dangereuse branche de l'art militaire , sous le feu d'un ennemi qui en avait fait une étude particulière. De la Guadiana , lord Wellington fut rappelé à la Coa. Masséna eut l'occasion de faire un nouvel effort, pour rétablir son titre ou fameux surnom d'Enfant de la Victoire , que lui avait donné Buonaparte. Ses troupes avaient été rééquipées et considérablement renforcées. Au commencement de mai, il attaqua l'armée alliée, dans l'espoir de faire lever le blocus d'Alméida. Le principal théâtre de cette mémorable action fut le village de Fuentes d'Onoro : les Français y furent défaits , comme ils le furent dans toutes les actions générales de cette guerre. Alméida fut évacué , et Masséna perdit le commandement, le maréchal Marmont ayant été nommé à sa place.

Après cette victoire, lord Wellington se hâta de rejoindre la partie de ses forces , qu'il avait mise sous les ordres du maréchal Beresford. Il arriva trop tard pour empêcher la bataille d'Albuhera ; et il reprit le siège de Badajos , que cette bataille avait interrompu. Pendant que cette entreprise se poursuivait , avec des moyens misérablement disproportionnés et une grande

perte d'hommes, Soult et Marmont opérèrent une jonction pour soutenir la garnison. Le général anglais ne pouvait fournir les moyens de gagner une victoire telle que celle d'Albuhera ; en conséquence , il leva le siège et repassa la Guadiana ; et , prenant position sur la frontière du Portugal , il défia les forces réunies , qu'il savait bien ne pouvoir l'être long-temps. Tandis que lord Wellington , agissant d'après cette confiance , confondait , avec une habileté consommée , les efforts d'un ennemi très supérieur en nombre , il se disposait secrètement à assiéger Ciudad-Rodrigo. Son premier soin fut de rétablir les ouvrages d'Alméida , de manière à en faire un lieu sûr de dépôt pour son artillerie et ses provisions. Il y avait possibilité que la place fût réduite par le blocus ; car étant située dans un pays ennemi , à soixante milles des cantonnements français les plus proches , on ne pouvait y jeter des secours , sans une escorte au moins égale en nombre à la force assiégeante ; mais il n'était pas facile aux Français de tenir rassemblée une si grosse armée , puisqu'ils n'avaient pas de magasins. D'après ces vues , aussitôt que Marmont et Soult se furent séparés par le manque de munitions , lord Wellington revint sur l'Agueda , et , vers le milieu de septembre , Ciudad-Rodrigo se trouva dans une telle dé-

tresse, que Marmont, avec environ soixante ou soixante-dix mille hommes, fut contraint de venir à son secours. Les alliés se retirèrent derrière la Coa, et les papiers français dirent avec jactance qu'ils auraient été poussés dans les lignes de Lisbonne, si le moment fixé pour cette catastrophe eût été arrivé. Quand ce moment viendrait, Marmont devait se joindre à l'armée du Sud, dont on vantait la force encore intacte. Lord Wellington avait les yeux sur cette force; le général Hill, détaché contre une division de cinq mille hommes aux ordres du général Girard qui occupait le pays aux environs de Cacères, la surprit complètement, lui tua plus de six cents hommes, fit plus de quatorze cents prisonniers, et s'empara de toute l'artillerie, des bagages, des vivres, etc. Ce fut le premier acte de l'entreprise conçue par les Anglais. Tandis que les Français étaient étonnés du changement de système chez leurs ennemis, le général Hill continuait de les alarmer par des incursions répétées. Lord Wellington, profitant d'un moment où Marmont avait détaché une partie de ses troupes pour aider Suchet dans la conquête de Valence, amena son artillerie contre Ciudad-Rodrigo, investit cette place le 8 janvier, et l'emporta d'assaut le 19, quatre jours après que Marmont eut rassemblé une armée à Salamanque pour marcher

à son secours. Aussitôt que Ciudad-Rodrigo eut été de nouveau rendue tenable, lord Wellington la remit aux Espagnols ; il parut tout à coup devant Badajos, l'investit, pour la seconde fois, le 16 mars ; et, en vingt jours, devint maître encore de cette forte place. Ces deux prises avaient coûté beaucoup de sang ; car, par le vice de notre état militaire dans ces importantes branches, le courage avait accompli ce que l'art aurait dû effectuer, mais c'étaient deux points de la plus grande importance ; et, certes, il faut admirer l'habileté d'un général qui, avec moins de cinquante mille hommes, se mit en état de prendre deux forteresses d'une telle grandeur, en dépit de deux armées françaises montant à plus de quatre-vingt mille hommes. Le vent de la fortune avait changé ; Buonaparte se préparait alors pour une guerre en Russie ; on donnait à l'Espagne le temps de respirer ; et l'Angleterre commençait à sentir sa propre force, et à se glorifier de son armée et de son général.

Les Espagnols sentirent si bien alors les services de lord Wellington, qu'ils le créèrent duc de Ciudad-Rodrigo, et le nommèrent commandant en chef de leurs armées. Cette nomination, il est vrai, ajoutait peu à ses moyens actuels. Le caractère des Espagnols, tel qu'il paraît dans l'histoire, s'était développé d'une manière frap-

pante pendant le cours de cette guerre : rien ne put abattre l'esprit de la nation , et rien ne put rendre ses chefs plus sages. Les Cortès , dont on avait tant espéré , perdirent le temps en discussions métaphysiques , et à faire une constitution dans le goût de la philosophie française ; ils supprimèrent beaucoup d'abus et abolirent ce tribunal maudit , qui ne devrait jamais être cité qu'avec horreur ; malheureusement ils commirent des actes d'une grande injustice contre le clergé et les nobles , et choquèrent très impolitiquement les préjugés les plus enracinés de la nation. Ils firent peu ou rien pour rendre leurs armées meilleures. Lord Wellington n'avait que ses troupes et les Portugais sur lesquels il pût compter : ces derniers étaient, sans aucun doute, capables de tous les services dont ils pouvaient être requis ; mais les uns et les autres étaient trop faibles en nombre pour la grande affaire qui se présentait. Néanmoins , il était possible que quelque exploit frappant réveillât le gouvernement et donnât au peuple une occasion de se montrer encore , comme il l'avait fait au commencement de la lutte. Le premier objet était d'empêcher la communication entre Soult et Marmont qui avait lieu alors par un pont de bateaux établi à la place du beau pont d'Almaraz , et défendu par des ouvrages formidables

des deux côtés de la rivière. Le général Hill, avec son habileté ordinaire, surprit et détruisit ces ouvrages. En mai et en juin, lord Wellington s'avança de l'Agueda à Salamanque, prit les forts que les Français avaient construits contre cette place, fit huit cents prisonniers, et poursuivit Marmont jusqu'au Douro. Marmont concentra sa force sur la rive droite, entre Pollos et Tordesillas, étant maître de tous les ponts; le général Bonnet l'y vint joindre des Asturies, avec une armée qui lui donna une supériorité considérable sur Wellington: celui-ci jugea alors nécessaire de se retirer. C'était un spectacle imposant de voir deux grandes armées dans une plaine découverte, sur des lignes parallèles, en pleine marche, et fréquemment à la portée du canon l'une de l'autre, chacune d'elles attendant le moment favorable où son antagoniste serait trouvé en faute. L'air était alors si étouffant que, dans une rencontre où les Français pressaient notre arrière-garde et furent chassés d'un village à la baïonnette, quelques-uns de nos soldats s'évanouirent de chaleur. Au 21 juillet la totalité des forces alliées était rassemblée à Tormes; la soirée devint nébuleuse: un orage éclata, comme l'ennemi prenait sa position; tout le firmament était enflammé d'éclairs redoublés, et, en dépit d'une grosse pluie, le feu de l'en-

nemi se faisait voir le long de sa ligne. Les deux armées avaient alors été attirées près de Salamanque, sur des hauteurs en regard, les Français ayant leur gauche, et les alliés leur droite, sur deux points remarquables par les rochers qui les couvrent, et qu'on appelle les deux Arapiles. Là le général français, qui se fiait à la supériorité du nombre, était résolu d'amener les alliés à une action; il étendit sa gauche, afin de tourner la droite de la position des alliés, et de se placer entre eux et Ciudad-Rodrigo. Lord Wellington était à dîner, quand il fut informé de ce mouvement. Il vit, du premier coup-d'œil, l'avantage qu'on lui offrait. Il se leva avec une vivacité à renverser la table, et s'écria que « le bon génie de Marmont l'avait abandonné. » En un instant, il fut à cheval, donnant les ordres qui gagnèrent la bataille de Salamanque. Il attaqua les Français aussitôt du côté où ils s'étaient affaiblis, et renversa toute leur armée de la gauche à la droite, fit sept mille prisonniers, et prit onze canons et deux aigles. Marmont perdit un bras dans l'action; la nuit seule qui survint, sauva son armée d'une destruction totale. C'était la plus cruelle défaite que les Français eussent encore essuyée, ainsi que la plus humiliante. Jusque-là, nous nous étions contentés de repousser leurs attaques et de rester maîtres

du champ de bataille : lord Wellington alors les chassa devant lui ; il les suivit jusqu'à Valladolid ; puis, quittant leur poursuite, il repassa le Douro , et marcha sur la capitale.

Ce mouvement était hardi. L'armée alliée n'excédait pas cinquante mille hommes , et l'ennemi avait de tous côtés des armées triples de ce nombre. Mais il y avait , pour balancer ses forces, une population hostile qu'on était réduit partout à contenir par la force , et des corps nombreux de Guerillas , qui faisaient aux envahisseurs de l'Espagne une guerre également propre à les détruire et à les décourager. Lord Wellington comptait aussi pour quelque chose une armée espagnole qui était dans le midi sous Ballasteiros, homme d'un activité et d'un courage admirables : il espérait plus encore d'une diversion en Catalogne, où l'armée anglaise de Sicile devait débarquer pour coopérer avec les Catalans , que la Grande-Bretagne avait trop long-temps laissés sans appui ; car de tous les Espagnols , c'était ceux qui s'étaient livrés aux plus grands efforts , et avaient reçu le moins de secours. Mais Ballasteiros porta dans tous les degrés de son avancement militaire l'habitude d'insubordination , qu'il avait prise dans le métier de contrebandier ; à l'instigation de quelques-uns de ceux qui étaient aveuglément et

obstinément jaloux de l'influence britannique en Espagne, il refusa d'obéir aux ordres de lord Wellington, au moment le plus décisif, disant qu'il se croirait indigne du nom d'Aragonais, s'il pouvait consentir à ternir, de cette manière, l'honneur de l'armée espagnole. La régence lui ôta aussitôt le commandement, et l'envoya en exil : mais le mal était fait; et Soult qui, en conséquence de la marche sur Madrid, avait interrompu le siège de Cadix si long-temps prolongé, abandonné Séville et évacué toute l'Andalousie, fut ainsi en état d'effectuer tranquillement sa retraite, et de se préparer, avec une force formidable, à agir contre lord Wellington. Les espérances fondées sur la coopération de l'armée de Sicile, ne furent pas moins cruellement déçues : cette armée n'était pas assez forte pour débarquer en Catalogne; elle poursuivit donc sa route jusqu'à Alicante. En donnant aux troupes espagnoles de cette partie du royaume le moyen de se reporter en avant, elle empêcha Suchet de faire un mouvement sur Madrid : c'était tout ce que pouvait une force si faible, mais une pareille crise en demandait bien davantage. Il y avait un autre point sur lequel lord Wellington pouvait jeter les yeux, pour y demander des secours; les ressources de la Galice n'avaient jamais été employées depuis que les Français en avaient

été chassés , en 1809. On disait qu'une armée de vingt-cinq mille hommes était prête à agir de là avec lui , et qu'elle était en état d'arrêter l'ennemi , si elle se trouvait en possession de Burgos. L'armée de Marmont , actuellement refaite sous le général Clausel , et montant à vingt-cinq mille hommes , s'avavançait dans cette direction ; lord Wellington jugea que le mieux était de marcher contre cette partie des forces ennemies , et de prendre possession de Burgos , laissant la moitié de son armée sous sir Rowland Hill , pour observer les mouvements de Soult au midi.

Le château de Burgos est un vieux édifice que les Français avaient rendu propre à la défense. Ces fortifications irrégulières sont quelquefois beaucoup plus fortes qu'elles ne le paraissent , et des armées assiégeantes se sont souvent mal trouvées d'en avoir fait trop peu de cas. Lord Wellington investit ce fort , le 19 septembre ; trois pièces de dix-huit et cinq de vingt-quatre étaient toute son artillerie ; mais , après ce qui s'était passé à Rodrigo et à Badajos , on supposait que rien ne pouvait résister à l'assaut des soldats de la Grande-Bretagne. Il y a des situations dans lesquelles le courage , quelque entreprenant et désespéré qu'il soit , ne saurait compenser le défaut de science. Le siège fut entamé presque sans moyens d'aucun genre , et les soldats , n'ayant pas réussi

dans la première tentative, perdirent cœur; ils virent que les moyens convenables manquaient, et qu'ils opposaient des baïonnettes, de la chair et du sang à l'artillerie, à des murs de pierres. On n'avait point non plus de munitions; on fut obligé d'en attendre de Saint-André: ainsi les opérations traînèrent en longueur, jusqu'à ce que Soult, avec une force supérieure, commença à menacer sir Rowland Hill, et que Clausel, puissamment renforcé, devint en état de prendre l'offensive. Le siège fut alors levé, après environ cinq semaines de persévérance et la perte de deux mille hommes. Il fallut aussi se retirer de Madrid. Sir Rowland Hill rétrograda et joignit lord Wellington dans sa retraite. Les armées françaises, au nombre de quatre-vingt mille hommes de pied et dix mille chevaux, formèrent leur jonction près de Tormes, en poursuivant les nôtres. Les alliés n'excédaient pas cinquante mille, dont neuf mille de cavalerie. Avec une différence si considérable, on n'aurait pu suivre un avantage dans le cas fort peu vraisemblable où on l'eût gagné; la retraite fut donc continuée jusqu'à Ciudad-Rodrigo, et la campagne de 1812 ainsi terminée. Autant qu'il dépendait des commandants, la retraite s'effectua avec une extrême habileté. On n'en connaît aucune,

dit lord Wellington , où les troupes aient jamais fait de si courtes marches ; aucune où ils aient fait des haltes si longues et si fréquentes ; aucune où les armées , en se retirant , fussent si peu pressées sur les derrières par l'ennemi. L'armée n'essuya aucun accident ; elle ne souffrit de privations que celles qui auraient pu lui être épargnées par les soins qu'on devait attendre de la part des officiers , et point d'autres peines que celles que causait inévitablement l'inclémence de la saison. Quant à moi , dit le marquis de Wellesley , parlant dans le parlement , avec un juste orgueil , de la conduite de son frère ; quant à moi , si j'étais appelé à rendre un témoignage impartial des mérites de votre grand général , je confesse devant Dieu , que je ne choisirais pas ses victoires , toutes brillantes qu'elles sont ; je vous reporterais à des moments où les difficultés le pressaient , où il n'avait que le choix des extrémités , où il voyait prête à tomber sur lui une force éminemment supérieure ! Ce sont ses retraites que j'irais chercher comme les preuves les plus glorieuses et les plus évidentes de son habileté. Mais , quoique cette louange (et c'est la plus haute qu'un général puisse acquérir) fût parfaitement méritée , les mauvais effets du revers essuyé devant Burgos , furent sentis d'une manière dé-

plorable dans la retraite ; et les soldats devinrent insubordonnés au point de s'attirer une sévère réprimande de celui qui les commandait.

Quelque mortifiant qu'il fût de s'être ainsi retiré , et quelque répugnance qu'on ressentît à abandonner Madrid , dont les habitants avaient accueilli leurs libérateurs avec tant de joie et d'enthousiasme , cependant la campagne avait eu les conséquences les plus avantageuses. Les deux seules forteresses , qui mettaient l'ennemi à même de menacer le Portugal , lui avaient été arrachées ; un nombre de ses troupes , presque égal à celles de toute l'armée alliée , avait été détruit , et tout le midi de l'Espagne était délivré. Les honneurs et les récompenses qu'avait si bien mérités lord Wellington , lui furent alors décernés par sa patrie reconnaissante. Les restrictions de la régence ayant expiré , le premier usage que le Prince régent fit de son nouveau pouvoir , fut de le créer marquis du royaume uni ; et le parlement , d'une voix unanime , lui vota une gratification l. st. de 100,000 , pour acheter des terres et soutenir la dignité de la pairie. En Portugal , il avait déjà été fait comte de Viméiro et marquis de Torres-Vedras ; alors , par une coïncidence remarquable , le prince du Brésil lui conféra de surcroît le titre de duc de Vittoria. L'hiver et les premiers jours

du printemps furent employés aux préparatifs d'une campagne qui pût achever le grand ouvrage de la délivrance de la Péninsule. Pour cet objet, le marquis de Wellington vint à Cadix, communiquer en personne avec le gouvernement espagnol, et les armées de cette contrée furent mises enfin dans un meilleur état de discipline. On reconnut aussi, en Angleterre, que la plus sage économie dans la guerre est de n'épargner aucune dépense, dès qu'elle peut hâter la fin qu'on se propose. Buonaparte avait été chassé de la Russie, et jamais armée n'avait été frappée d'une si épouvantable vengeance, que celle que sa folle et aveugle ambition avait conduite à Moscow. La Prusse venait de secouer le joug. La lutte de l'Allemagne exigeait maintenant toutes ses forces; et le gouvernement britannique qui, dans les temps les plus malheureux, avait, avec courage et sagesse, persisté dans de si pénibles efforts, profita pleinement de l'occasion favorable qui s'offrait.

Soult avait été appelé en Allemagne, avec un corps considérable de troupes; mais il y avait encore plus de cent cinquante mille Français en Espagne; une grande partie, à la vérité, était dispersée dans les garnisons, et, en outre, la Catalogne et Valence en employaient beaucoup. Cependant une force de soixante-dix mille

hommes fut rassemblée, pour s'opposer aux alliés; elle se composait de toutes les armées du sud et du centre, avec quelques divisions de l'armée du nord et de celle de Portugal, dont le nom subsistait encore après son entière expulsion du Portugal. Ces troupes avaient à leur tête le roi Joseph, véritable marionnette, qui regarda comme prudent de quitter Madrid avant qu'on vint l'en chasser, cette dernière retraite lui paraissant plus honorable que l'autre. Le maréchal Jourdan avait le commandement. Leur quartier-général était à Valladolid, quand le marquis de Wellington, dans les derniers jours de mai, entra en campagne avec quatre-vingt mille hommes. A son approche, l'ennemi s'éloigna de Tormes, et fit un mouvement vers la rive droite du Duero, traversa l'Esla et prit sa ligne de défense le long du Duero. Sa retraite devenait donc nécessaire, et notre cavalerie, agissant avec avantage dans un pays plat, le tint si bien en échec et traversa ses mouvements de manière qu'elle l'empêcha de faire une seule reconnaissance de son côté, de découvrir le nombre, la route ou les intentions de l'armée anglaise. Burgos, qui avait opposé une si formidable résistance l'année précédente, fut abandonné; et notre illustre commandant, poursuivant le même sys-

tème, amusa l'ennemi sur son principal front, tandis que trois ou quatre divisions, prenant en hâte des routes latérales sur ses flancs, traversèrent aussi l'Ebre, avant qu'il eût pris possession de ces positions presque imprenables. Ce succès, qui aurait pu être considéré comme une ample récompense de deux ou trois affaires générales, fut dû à l'habileté du général, presque sans qu'il en coûtât un seul homme. Les Français privés, par ces mouvements admirables, de l'avantage qu'ils auraient tirés de ces rivières, et des ressources du pays aux environs de l'Ebre, se portèrent sur la rivière de Zadora, près de Vittoria, pour y livrer bataille. La grande route de cette ville étant dans leur centre, leur gauche s'étendit à travers les montagnes jusqu'à la Puebla d'Arlanzon, et la droite de leur centre s'appuya contre une forte hauteur circulaire qu'ils couvrirent d'infanterie et de plusieurs brigades de fusiliers, pour défendre le passage de la rivière. La position, quoique d'ailleurs bien choisie, était susceptible d'être prise en flanc, et le marquis de Wellington vit, d'un coup-d'œil, le côté faible. Il commença l'action sur la droite, où les Espagnols, sous le général Murillo, attaquèrent les hauteurs de la Puebla, avec une brillante bravoure : leur chef fut blessé, mais ne quitta point le champ de bataille ; les Français

firent de grands efforts pour conserver ce terrain , qu'ils avaient négligé d'occuper en force suffisante , et c'est là que fut la plus chaude résistance , des renforts arrivant des deux côtés ; mais sir Rowland Hill finit par demeurer en possession de ce point important. Se trouvant alors en état de passer la rivière et le défilé qu'elle formait , il mit le village de Sabijana de Alara au front de la position de l'ennemi. Celle-ci une fois perdue , les Français virent le centre de l'armée alliée s'avancer pour attaquer les hauteurs au-dessus de Zadora , tandis que sir Rowland attaquait leur centre de l'autre côté ; ils commencèrent à se retirer en bon ordre vers Vittoria. Pendant ce temps-là , sir Thomas Graham , avec la gauche , coupa leur retraite sur la route de Bayonne. La lutte s'établit alors près des murs de Vittoria , et fut bientôt terminée , comme l'a fort bien exprimé un officier qui partagea les travaux de cette glorieuse journée : « Les Français furent battus devant la ville , et dans la ville , et à travers la ville , et hors de la ville , et derrière la ville , et tout à l'entour de la ville. » Partout ils furent attaqués , et partout mis en pleine déroute. Eux-mêmes , dans plusieurs actions , avaient fait un plus grand carnage d'une armée espagnole , mais jamais , en aucune rencontre , ils n'avaient réduit , même

une armée de nouveaux volontaires, à un tel état de ruine totale : provisions, bagages, artillerie, tout fut abandonné ; un seul canon et un seul obusier, c'est tout ce qu'ils purent emporter, encore ce canon fut-il pris avant de pouvoir arriver à Pampelune. Le roi Joseph tâcha de se sauver dans sa voiture : on y tira un coup de pistolet, et il eut bien juste le temps de la quitter, de sauter sur un cheval et de prendre le galop, tandis qu'un parti de dragons s'opposait à ceux qui le poursuivaient. Le nombre des prisonniers ne fut pas considérable ; les Français s'étaient enfuis sans entreprendre de se rallier, et la poursuite ne fut pas dirigée avec la même habileté que l'attaque. Comparativement aux autres affaires, il y eut peu de tués et de blessés, tant la victoire avait été rapidement gagnée. Le bâton du maréchal Jourdan fut trouvé parmi les dépouilles, qui ressemblaient à celles d'une armée orientale plutôt qu'à celle d'une armée européenne ; car le roi intrus, qui, dans sa misérable situation, s'était abandonné à toute espèce de sensualité, avait avec lui tout l'attirail de son luxe et de ses trésors ; et les officiers français, qui portaient leurs mœurs empestées partout où ils allaient, suivaient l'exemple du maître, selon l'étendue de leurs moyens. Les vins les plus délicats et les mets les plus

exquis étaient là en profusion. Le bagage fut aussitôt mis au pillage, et les soldats s'emparèrent des habits de fête de l'ennemi en déroute. Ceux à qui il tombait pour lot une garde-robe de femme, convertissaient les soies, satins et mousselines brodées en écharpes et en ceintures pour leur burlesque triomphe. Quelques-uns, plus fortunés, se virent en possession de la caisse militaire et se chargèrent d'argent. (Laissez-les, fut la réponse du général, quand on vint l'en informer); ils se sont bien battus, et méritent tout ce qu'ils pourront trouver, fût-ce dix fois davantage.

Le coup porté à Vittoria se ressentit en Allemagne, et Soult fut envoyé pour former de nouvelles armées et s'opposer au général victorieux, dont le nom était alors devenu redoutable aux troupes françaises; mais le marquis de Wellington était maître de la campagne, et Soult ne put ni remettre le pied en Espagne, ni empêcher les alliés de faire invasion sur la France.

Nous passons rapidement sur les brillants exploits qui suivirent les derniers succès; nous ne nous arrêterons point sur la bataille des Pyrénées, la reprise de Saint-Sébastien et de Pampelune, sur le passage de l'Adour, la bataille d'Orthie, la restauration des Bourbons à Bordeaux, et la dernière défaite de Soult devant

Toulouse où le marquis de Wellington , jaloux de prévenir une nouvelle effusion de sang, quand on pouvait attendre , avec tant de certitude , le terme de la guerre , permit au général français et à ses troupes de défilér sous le canon de l'armée victorieuse. Ayant battu les Français depuis l'embouchure du Tage jusqu'à la Garonne, cette guerre qu'il avait commencée à l'extrémité du Portugal, il l'acheva au cœur de la France. Il nous coûte beaucoup de franchir cette partie glorieuse de notre histoire , mais nous nous y décidons, afin de pouvoir placer ici de rapides observations qui nous semblent de quelque importance.

Depuis la paix d'Utrecht, dans laquelle les intérêts de l'Europe furent sacrifiés à cet esprit de parti , qui est le reproche qu'on peut faire à l'Angleterre , notre réputation militaire avait décliné. Le caractère de nos guerres a été décrié avec vérité , quoique d'un style un peu recherché, par un auteur , qui écrivait vers le milieu du siècle dernier. « Nous n'avons , dit-il , dans nos jeux militaires rien de ce point de vue unique et distinct qui fixe ce qui doit être déterminé , et les moyens d'y arriver. De timides alliances , des apparences déguisées et fausses , avec une avarice jalouse , avide et craintive , changent les menaces en fumée , et envoient en campagne nos

armées, qui n'en ont que le nom, pour être uniquement des armées d'observation. Il semble que l'affaire d'un général, de cette nouvelle trempe, soit de ne rien entreprendre, mais d'attendre les mouvements de ceux qui entreprennent. Des consultations lentes, molles, incertaines, et flottantes d'expédients en expédients, font succéder la prévention à l'espérance, tant qu'enfin l'énergie expire par l'appauvrissant régime de la délibération. C'est ainsi que les guerres commencent et se terminent, sans donner un fil qui mette à portée d'en suivre la marche.»

Toute sévère que soit cette censure, elle n'est point outrée. La guerre d'Amérique contribua beaucoup à nous abaisser dans l'esprit de nos voisins; car, bien que le courage de nos soldats ne se soit jamais trouvé en défaut au moment de l'épreuve, les circonstances de la lutte furent telles qu'après que le premier moment pour les mesures vigoureuses fut passé, le succès devint moralement impossible. La guerre finit à notre désavantage, et le déshonneur, qui aurait dû s'attacher exclusivement à nos conseils, fut aussi imprimé à nos armes. Lorsque le duc d'York fut fait commandant en chef, notre établissement militaire était dans un état misérable. On voyait, à la lettre, des commissions confiées à des enfants, avant qu'ils fussent hors de la li-

sière. Il n'y avait plus, dans toute la Grande-Bretagne, une seule école où l'on apprît la tactique; et le grand général, dont cet écrit offre une esquisse imparfaite, fut obligé d'aller en France, pour apprendre les éléments de la guerre. Le duc d'Yorck commença bientôt, sans éclat, une réforme efficace : les abus furent successivement supprimés, les défauts successivement réparés; mais les améliorations n'étaient connues que des personnes attachées à l'armée, et la réputation militaire souffrit essentiellement dans la guerre de la révolution, par des causes qu'il ne faut imputer ni à Son Altesse Royale comme commandant, ni aux soldats sous ses ordres, car alors aussi, comme dans la guerre d'Amérique, ils furent placés dans des circonstances qui rendaient le succès impossible. Cependant le mal était fait. L'ennemi nous insultait; les nations du continent étaient persuadées que nous n'étions point une nation militaire; et, contents de notre supériorité maritime reconnue, nous n'étions que trop disposés à donner notre assentiment à une opinion, qui, par ses conséquences, eût produit l'effet d'une sentence de mort sur l'honneur, sur la puissance, sur l'indépendance de la nation. Ce n'est pas trop avancer que de dire que notre armée serait tombée dans le mépris, si l'expédition d'Égypte n'avait pas

répandu quelque éclat sur la fin d'une malheureuse guerre. Mais l'effet que cette guerre produisit sur l'opinion publique, se dissipa bientôt; et les Français se persuadèrent que nous étions redevables de nos succès à l'incapacité de Menou, aux disputes entre leurs généraux et au desir des troupes de s'échapper de l'Égypte; à toute autre cause enfin que la véritable. Une seconde guerre s'alluma; et, tandis que l'ennemi remportait les victoires les plus signalées, nous n'eûmes à nous glorifier que de l'unique bataille de Maida, qui fut livrée sur un plan si étroit, et devint si nulle dans ses conséquences politiques, que sans doute la moitié du continent n'en a jamais entendu parler, quoique notre disgrâce à Buenos-Ayres eût été connue partout.

Cependant les Français avaient persuadé à l'Europe, aussi bien qu'à eux-mêmes, que Buonaparte était le plus grand génie militaire des temps anciens ou modernes; que tous ses généraux étaient des maîtres consommés dans l'art de la guerre; et que ses troupes, à tous égards, étaient les meilleures qu'il y eût au monde. Cette opinion était, plus que jamais, dominante, quand sir Arthur Wellesley prit le commandement en Portugal, en 1809. Les événements qui suivirent la bataille de Vimeiro et la retraite de sir John Moore, avaient donné à l'ennemi des raisons de

se réjouir ; et le parti de la paix, en Angleterre, assurait que la défaite et la ruine étaient inévitables, si nous persistions à vouloir tenir tête au pouvoir invincible de la France. Il n'est pas possible de parler de ce parti avec plus de sévérité, que ne le méritent son ignorance, sa présomption et sa pusillanimité. Il ne manqua jamais à faire des efforts pour amortir les espérances, traverser les entreprises, dégoûter les alliés et encourager les ennemis de la patrie. Dans sa rare folie, il représentait la continuation de la guerre, dans la péninsule, comme un acte non seulement de déraison, mais de perversité. « Il faudrait, disait-il, que nous fussions altérés de sang, pour fomenter de petites insurrections, quand l'unique lutte dont il pût naître quelque avantage dans l'état critique de nos affaires (parlant de la guerre d'Autriche, en 1809) est terminée. La France a conquis l'Europe ; c'est une triste vérité ! Fermons les yeux là-dessus, comme nous le pourrons. Il ne saurait y avoir aucun doute ; dans le moment actuel, la paix et la soumission doivent être l'unique partage des vaincus ! » Après que Masséna eut été chassé du Portugal, il déclamaient contre nos vains lauriers ; et, lorsque Wellington eut commencé le cours de ses victoires, il s'écria insolemment : « Qu'on ne parle plus de s'opposer à ce que Buonaparte

règne en Espagne! » Heureusement de tels conseillers n'influencèrent pas notre gouvernement. Son courage s'était, pour ainsi dire, cloué au point qui devait l'attacher; mais les forces qu'il déploya ne furent pas mesurées sur les conjonctures, et, dans l'espace de quatre ans, lord Wellington fut continuellement gêné et même presque lié par la disproportion de ses moyens. Cependant, malgré cette contrainte, il sut combattre avec succès contre l'entière puissance de la France; car, durant les années 1810 et 1811, Buonaparte n'eut d'autre objet que d'achever la conquête de la péninsule. La prévoyance et l'entreprise allaient de front avec notre général; il n'avançait jamais, qu'assuré de sa retraite, et ne se retirait jamais que dans une attitude capable d'en imposer à un ennemi supérieur. Il ne donna jamais une occasion, et jamais n'en perdit une seule. Ses mouvements étaient rapides et destructifs, au point d'étonner les Français si fiers de leur propre célérité. Il vainquit les généraux l'un après l'autre, défit l'une après l'autre les armées, prit de même les forteresses; et, portant la réputation militaire de la Grande-Bretagne au point de splendeur où l'avaient élevée les beaux jours de Peterborough et de Malborough, il rendit la supériorité du soldat anglais sur le français aussi incontestable que celle du marin anglais.

L'esprit de la nation s'éleva avec ses succès. L'Angleterre sentit encore sa force et se ressouvint du rôle qu'elle avait joué et du rang qu'elle avait acquis, sous le règne de ses Édouard et de ses Henri. Buonaparte avait donné à la France le titre de terre sacrée, et présentait, comme l'un des bienfaits de son gouvernement, que la France seule demeurait inviolable, quand les calamités de la guerre visitaient toutes les autres parties du continent. Cette vanité devait cesser. Nos victoires, dans la péninsule, préparaient la délivrance de l'Europe, et lord Wellington ouvrit le chemin de la France. Une grande partie de son armée se composait de Portugais et d'Espagnols, qui avaient toutes les raisons imaginables de haïr le peuple chez lequel ils venaient en conquérants; ils avaient vu les plus infernales cruautés commises dans leurs pays par les soldats français, et l'on aurait pu croire que, porté comme le caractère national l'était à la vengeance, ils auraient saisi avidement l'occasion d'user de représailles. Mais tel était l'ascendant de lord Wellington sur les hommes qu'il conduisait à la victoire, que pas un outrage, pas un excès, pas une insulte ne fut commise; et les Français, qui avaient fait la guerre comme des sauvages dans toutes les contrées qu'ils avaient envahies, lorsqu'ils le furent à leur tour, se virent traités avec toute la courtoisie et l'humanité d'une généreuse

confraternité militaire. Dans la Gascogne, aussi bien qu'en Portugal et en Espagne, le nom du duc de Wellington est béni du peuple. Rarement sans doute est-il arrivé à un vainqueur de pouvoir reporter ses regards sur sa carrière avec de tels souvenirs ! Le bâton de maréchal, la pairie, le demi-million, les honneurs et les gratifications dont son prince et sa patrie l'ont si magnifiquement et si justement comblé, ne sont ni la seule ni la plus précieuse récompense de ses travaux. Il y a quelque chose de plus grand prix, de plus desirable que la haute et immortelle renommée qu'il s'est acquise par ses opérations militaires : c'est la satisfaction de penser au but vers lequel ces opérations ont été dirigées, et qu'elles ont eu pour objet la délivrance de deux nations cruellement injuriées et opprimées, la sûreté, l'honneur et la prospérité de son pays, et l'intérêt général de l'Europe et du monde civilisé. Une si belle cause a sanctifié ses campagnes : nuls crimes, nulles cruautés ne les ont souillées ; nulle malédiction n'a suivi son char de triomphe ; ses lauriers sont entremêlés des amarantes de la justice, et, au lit de mort, il pourra se rappeler ses victoires et les compter parmi ses bonnes œuvres.

Ici nous aurions pu nous arrêter, sans les derniers événements. Un seul homme a rallumé le flambeau de la guerre, et attiré de nouveau

sur la France tous les maux dont la restauration des Bourbons et l'établissement d'un gouvernement doux et équitable l'avaient récemment affranchie. Rarement, ou jamais peut-être, l'Europe n'avait eu la perspective d'une si longue paix, qu'à l'époque où Buonaparte vint ajouter ce nouveau crime à ses autres offenses. L'homme dont l'ambition entraîna cette partie du monde dans une nouvelle guerre, cet homme est noir de crimes ; il a versé le sang comme l'eau ; il est familiarisé avec le meurtre et le massacre ; il s'est fait un jeu des serments et des traités : cependant les soldats français l'ont reçu à bras ouverts, oubliant l'infamie qu'il a fait tomber sur eux, oubliant la destruction où il les envoyait et les dangers dans lesquels il les a plus d'une fois abandonnés.

La plupart avaient été délivrés, par sa chute, de l'état de prisonniers auquel sa tyrannie les eût sans doute condamnés pour la vie. La France se trouvait dans une paix parfaite ; ses colonies lui avaient été remises ; son territoire, quoique trop étendu pour la sûreté de l'Europe, lui avait été conservé en entier ; elle se relevait de tous les désastres qu'elle avait soufferts, avec une rapidité qui excitait presque autant d'appréhension que d'étonnement. Buonaparte même avait pu se retirer, non pas à la vérité volontairement comme Sylla, dans une de ses maisons

de plaisance , mais sain et sauf comme Sylla , malgré la multitude de ses crimes et tout le sang qui criait vengeance. Il semble que lui , et son armée , ont été frappés d'aveuglement , et n'ont si follement agi que pour attirer sur eux la mesure entière des châtimens qu'ils avaient mérités. Dans ce renouvellement inattendu des hostilités , nous sentons tout ce que Wellington a fait pour nous : c'est à lui , c'est au changement que ses victoires ont opéré dans l'opinion publique , que nous sommes redevables de nous connaître nous-mêmes , connaissance non moins importante , comme le fondement de la politique nationale , que comme le commencement de la sagesse dans les individus ; c'est à lui que nous sommes redevables de la confiance dans notre force , et de ce que , dans les conjonctures qui exigeraient les plus grands efforts , les mesures du gouvernement ne pourront manquer d'être soutenues par la volonté et les souhaits du peuple. Si un homme d'état parlait aujourd'hui de marcher sur Paris , au lieu d'être accueilli par des sifflets et des huées , pour sa présomption , il recevrait les joyeux et unanimes applaudissemens de la Grande-Bretagne , et c'est encore à Wellington que nous le devons. Notre pays a maintenant le cœur et le bras comme ils doivent être. La crise , à la vérité , a été très forte , mais il n'y eut jamais de plus puissante confédération ; et jamais confédé-

ration n'eut un motif plus certain et un lien d'union plus serré. Autant que la prudence humaine peut prévoir, on ne saurait être mieux fondé à penser que, par des efforts vigoureux et bien dirigés, cette conspiration d'hommes parjures, sans frein et sans loi, contre la paix et l'ordre social, sera promptement et sûrement ruinée, la racine du mal coupée, et toutes choses établies sur les meilleurs et les plus solides fondements.

M. Elliot s'est arrêté à la paix de Paris en 1814, et n'a point rendu compte des événements qui l'ont suivie : nous allons essayer de le suppléer du moins en partie, et d'offrir au lecteur une idée de la bataille de Waterloo, qui a décidé du sort de Buonaparte.

Depuis la rentrée en France de l'usurpateur, on était généralement persuadé que son intention était de pénétrer en Belgique : il paraît que le duc de Wellington, lui-même, regardait ce projet comme possible. Les 13 et 14 juin, on sut à l'armée des alliés que Buonaparte avait quitté Paris, et qu'il était certain qu'il se préparait à marcher en avant. Le 15, l'armée française se trouvait déjà concentrée depuis quelques jours autour de Maubeuge et d'Avesnes, le quartier-général de Soult étant dans cette dernière ville.

Cette position indiquait que les Français allaient tenter d'entrer en masse dans la Belgique, sur le point où la gauche de l'armée anglaise se joignait à la droite des Prussiens. Le 15 au soir, ils passèrent la Sambre, et chassèrent avec perte les Prussiens de Charleroi et de Binch : opération de laquelle on devait conclure qu'ils voulaient marcher directement dans la plaine de Fleurus, par un mouvement rapide, pour attaquer les Prussiens cantonnés dans cette direction, avant qu'ils pussent être soutenus par les Anglais.

Le 15 au soir, un détachement de troupes belges, qui s'était avancé à quelque distance sur la grande route de Charleroi, fut repoussé sur la ferme des Quatre-Bras. Ce poste était d'une extrême importance, parce que c'est le point où se coupent la route de Charleroi à Bruxelles par Genappe et celle de Nivelles à Namur, et que c'était par cette dernière route que la communication avait lieu entre l'armée anglaise et l'armée prussienne. Le terrain en avant de cette ferme, perdu le 15, fut repris le 16 au matin par les Belges, qui avaient reçu des renforts; et vers trois heures, un bruit de canon et de mousqueterie, entendu sur la gauche des Anglais, leur dut apprendre que l'armée prussienne était sérieusement attaquée.

A peu près à la même heure, les Français s'a-

vancèrent en force contre la position des Anglais. Ils éprouvèrent la plus grande résistance; leur intrépidité étonna les alliés : ils obtinrent quelques succès partiels, et leur cavalerie pénétra un moment près de la ferme des Quatre-Bras, presque à l'endroit où était le duc de Wellington. Mais ils finirent par être repoussés, après avoir beaucoup perdu de monde; et les Anglais restèrent toute la nuit sur un terrain dont la défense leur avait extrêmement coûté. Les principaux efforts des Français avaient paru dirigés contre les Prussiens; et, d'après la direction du feu entendu, on croyait à l'armée anglaise que ceux-ci devaient avoir eu l'avantage. Mais le matin du 17, on apprit au contraire que la veille le centre des Prussiens avait été entièrement défait par une attaque combinée de la cavalerie et de l'infanterie française, avec une perte de quinze mille hommes, et celle d'un nombre considérable de canons.

Par suite de cet échec, le maréchal Blucher fut obligé de se retirer sur Gembloux, où il s'attendait à être renforcé par des corps détachés. Le duc de Wellington, prévenu de cette circonstance, prit le parti de se retirer, avec son armée, dans la position en front de Waterloo, qu'il jugeait la meilleure pour couvrir Bruxelles.

Les Français s'aperçurent aussitôt de ce

mouvement rétrograde; cependant ils restèrent tranquilles dans leur position, et ils attendirent l'arrivée de leur cavalerie, qui, effectivement, s'avança bientôt par la route de Namur, sur la gauche des Anglais. On vit alors que Buonaparte voulait attaquer les Anglais avec toutes ses forces. Bientôt après quelques escarmouches contre la cavalerie française, celle des Anglais commença sa retraite; leurs différents corps furent vivement poursuivis, et leur arrière-garde très pressée particulièrement sur la route de Genappe. Une pluie horrible, qui survint, empêcha les Français de harceler les Anglais autant qu'ils l'auraient fait. A peine était-il possible de marcher, tant la terre était molle; les Français néanmoins agirent avec beaucoup de vigueur sur le flanc des colonnes des Anglais. Ceux-ci, à leur centre, éprouvèrent une perte considérable; la garde royale, entr'autres, fut foudroyée par l'artillerie légère; les gardes-du-corps, contraints d'abord de se retirer, firent une charge très brillante, et repoussèrent les escadrons avancés des Français. Enfin, à cinq heures, l'armée anglaise arriva sur le terrain, où elle devait bivouaquer, et attendre la bataille, dans le cas d'une attaque. Le duc de Wellington avait prévenu le maréchal Blucher de détacher, de sa position de Wavre, deux divisions pour soutenir sa gauche; non seulement le maréchal y consentit, mais il

offrit même d'attaquer les Français, si les Anglais ne le faisaient pas.

Pendant toute la soirée du 17, l'armée anglaise, qui n'avait pu se faire aucun abri, souffrit beaucoup du mauvais temps. Les vivres manquèrent à plusieurs corps; cependant les soldats se préparèrent à la bataille, et nettoyèrent leurs armes.

La position des Anglais était sur une hauteur, au milieu de laquelle passait la route de Genappe à Bruxelles: celle des Français sur une élévation opposée à cinq ou six cents toises de celle-ci. La nuit du 17, le quartier-général de Buonaparte était à quelque distance en arrière de la ligne des Français, à une ferme nommée Planchenoit. Le mont St.-Jean était plus haut, en avant de cette ligne. Le 18, à onze heures du matin, les Français se mirent en mouvement pour attaquer: ce qui surprit beaucoup, attendu la pluie de la veille, et le mauvais temps de la nuit; les Anglais et les alliés furent bien vite en position. Alors commença une des plus sanglantes batailles qui se soient jamais données. Les efforts des Français se dirigèrent spécialement vers le centre des Anglais, et si cette manœuvre eût réussi, Buonaparte coupait à leur aile droite la retraite sur Bruxelles, et rejetait leur gauche sur les Prussiens, ou la forçait de battre en retraite à travers les chemins impraticables de la forêt de Soignes.

Un officier anglais, qui s'est trouvé à cette journée, s'exprime ainsi sur cette mémorable action. « Essayer de vous peindre la manière dont furent faites à plusieurs reprises ces fameuses attaques, l'excès extraordinaire de bravoure, pour ne pas dire de désespoir avec lequel les cuirassiers de l'ennemi et son infanterie (encouragés par les cris de *vive l'empereur*, qui portaient des masses où ils étaient détachés) avançaient sous le feu effroyable de la mousqueterie et d'une immense artillerie, est au-dessus de mes moyens : leur conduite dans cette journée a excité l'admiration de toute notre armée; ce fut une suite d'efforts continuels de leur part pour emporter le plateau sur lequel nous étions placés, et toujours ils étaient protégés par plus de cent pièces d'artillerie, qui vomissaient une nuée de bombes et de boulets. Toutes ces tentatives échouèrent devant l'inébranlable fermeté de l'infanterie anglaise et alliée, et la rare valeur avec laquelle la cavalerie anglaise chargea la cavalerie française, alors que celle-ci parut au sommet de notre position, en passant à travers de nos carrés d'infanterie. »

Sur la droite, des brigades de cavalerie anglaise souffrirent beaucoup d'une canonnade à laquelle elles furent constamment opposées, ainsi que dans des charges faites contre la cavalerie française.

A la gauche, l'action fut moins vive, et les Anglais y perdirent moins de monde.

Partout où les attaques des Français étaient les plus terribles, on voyait toujours le duc de Wellington; presque tous les officiers de son état-major ont été atteints près de lui, ou ont eu leurs chevaux tués ou blessés. Tantôt il ralliait son infanterie mise en déroute, tantôt il se plaçait à la tête des carrés formés de cette arme, et les encourageait à soutenir le choc de la cavalerie qui s'avançait.

Sur toute l'étendue de la ligne des Anglais, les autres généraux se montrèrent dignes de combattre sous les ordres du duc de Wellington; au milieu de cette affreuse lutte la victoire restait constamment douteuse.

La perte des Anglais était immense, celle des Français la surpassait encore; mais ceux-ci n'en persistaient pas moins dans leur résolution d'emporter la position des Anglais. Tel était l'état des choses, lorsque, vers sept heures du soir, les Prussiens, dont la marche avait été retardée par les mauvais chemins et le passage d'un défilé, arrivèrent sur le champ de bataille: aussitôt ils commencèrent à déployer des forces considérables, en se dirigeant sur le flanc droit des Français, pendant que le feu de leur artillerie s'étendait jusque sur leurs derrières.

« Comme poussé par un accès de désespoir, dit encore l'officier que nous avons déjà cité, ce fut ce moment que Buonaparte choisit pour faire son dernier, et je puis dire son plus terrible effort; il fut bientôt évident que l'ennemi ne combattait plus pour la victoire, mais bien pour assurer sa retraite et son salut. Cependant l'impétuosité avec laquelle il fit cette attaque, fut telle, et les pertes que nous éprouvâmes furent si grandes, que les Français de nouveau parurent presque vainqueurs dans cette tentative. Le noble duc, avec cet œil d'aigle qu'il possède, vit bientôt pourquoi ce qui restait de la garde impériale, était maintenant conduit au sacrifice. Il s'aperçut que l'infanterie et l'artillerie se retiraient en arrière de la position que les Français avaient occupée toute la journée. Alors, avec ce discernement qu'il montra si souvent, il fit un mouvement rapide sur toute la ligne, et dirigea une attaque contre les troupes de l'ennemi qui restaient pour couvrir sa retraite. »

Cet ordre fut exécuté avec ardeur par des troupes harassées, et après une des journées les plus longues, comme il aurait pu l'être par des troupes fraîches. Bientôt la cavalerie anglaise, traversant l'infanterie, chargea et défit les corps de la cavalerie française, qui étaient au centre et sur la gauche. Il ne resta plus opposé à l'infanterie anglaise que les carrés de la garde impé-

riale, qui, « par sa ferme contenance jusqu'à la fin, dit encore l'officier anglais, soutint ce grand caractère qu'elle avait acquis par tant d'années de combats..... »

Rien ne put arrêter la marche des troupes dirigées contre elle. Les Français, qui occupaient la grande route, furent mis en fuite : les attaques des Anglais réussirent également sur tous les points. La déroute devint générale; les Anglais poursuivirent les Français tout le reste du jour, et le maréchal Blucher, ayant rencontré le duc de Wellington à la ferme de la Belle-Alliance, lui promit de les poursuivre le reste de la nuit.

La perte des Anglais comme des Français, déjà énorme comme on l'a vu, au milieu de l'action, était à sa fin presque incalculable. Beaucoup d'officiers de mérite des deux nations restèrent sur le champ de bataille, et les Anglais portèrent à trois cents les pièces d'artillerie dont ils s'emparèrent.

Tel est le précis de cette journée, disputée de part et d'autre avec tant de courage. Depuis la bataille d'Actium, aucune n'a eu de plus grands résultats : celle-ci livra l'empire romain à un ambitieux ; à Waterloo, du moins, tant de sang n'a été répandu que pour l'indépendance de l'Europe.

FIN.

